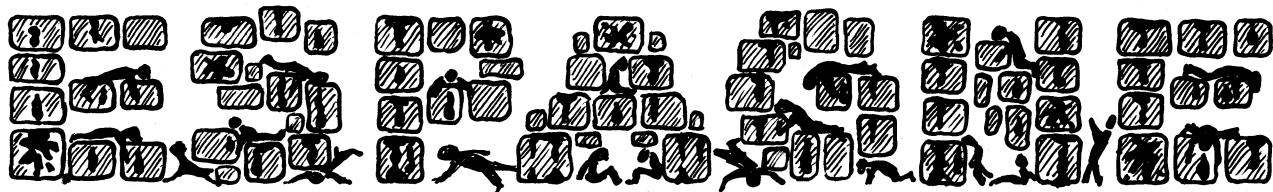


Informations rassemblées à **Lyon**

GAZ

n.8 - oct. 75





Puig Antich, vous vous rappelez ? 5 autres camarades vont crever à ce jour sous les doigts noueux d'un cinglant vieillard. Au moment où j'écris ce mot on attend une problématique grâce et lorsque paraîtra ce canard, l'article sera démodé, l'affaire oubliée et tout le monde satisfait (j'allais dire soulagé) de ne plus avoir à en parler. Camarades Anars (ex O.R.A., T.A.C. et autres) où êtes-vous ? Votre disparition m'inquiète. La pression populaire au niveau de la rue ça existe; auriez-vous oublié l'autre Burgos ? Oh ce n'était pas une grande victoire. Passer de la peine de mort à la détention à vie dans les geôles du caudillo, on ne peut pas considérer ça, effectivement comme une victoire, mais vous êtes-vous mis une seule fois dans la peau d'un type qui attend au petit matin de sentir ses vertèbres craquer. Je pense, camarades Anars, que vous vous en foutez. Cela ne vous concerne pas. Vous, vous écrivez des articles, vous alignez des mots (toujours les mêmes) comme dit cette crapule de Ferré, qui fera du fric peut-être avec un texte sur les gars du F.R.A.P.

Pourquoi nous réclamons-nous de l'anarchisme ? Naïvement j'ai toujours pensé que c'était parce que l'on avait au moins quelque chose au niveau des tripes. Que l'on sentait et que l'on ressentait «l'évènement», le truc qui te fait bondir, sortir de ta gangue à un moment précis, parce que cela devient insupportable et non pas, les idées calculées, posées, décortiquées, les idées toutes faites sur lesquelles on batit (c'est le cas de le dire) des châteaux en Espagne. Je n'ai pas envie de larmoyer sur le fait qu'il y a deux femmes enceintes parmi les 5 du F.R.A.P., ni sur le fait que sur les deux autres, l'un n'a plus sa raison. La presse de la bourgeoisie s'en charge. Tout le monde s'en charge, de l'Aurore jusqu'à Libé en passant par RTL et Europe 1. «D'accord z'aurais pas dû faire ça, z'ont peut-être tort, mais quand même, z'ont pas les mêmes idées que nous» et les évêques qui proposent d'excommunier les «Terroristes» et les exécuteurs. 19 évêques qui ne se mouillent pas, qui mettent tout le monde dans le même sac. Tout le monde est content, tout le monde bouffe au même ratelier. Je parlais de «l'évènement», tu vas me dire, camarade Anar ; «alors tu sors de ton trou que lorsqu'il se passe quelque chose, que lorsque informé par les Mass Média, tu te décides à bouger». Et pourquoi pas, c'est ma façon à moi de m'exprimer et c'est aussi la façon de beaucoup d'autres, qui eux ne se réclament pas de l'anarchie. Mais ceux qui s'en réclament que font-ils ? Ils continuent stoïquement à écrire imperturbables, presque consciencieux. Quand ton LARYNX éclate, ça doit faire un drôle d'effet, ta vie doit défilier à toute vitesse et chaque tour de vis doit te faire regretter de ne pas avoir assassiné un flic ou un juge et pourquoi pas un de ces «militants» qui te soutiennent» et qui n'ont rien fait pour toi, pas même pointer son nez dans la rue pour gueuler «FRANCO ASSASSIN».

Sous la pression du garrot, les militants du F.R.A.P. deviendront Anars, et quand ils seront morts, une centaine de marioles du PSU, PDUP, PCR, diront: Nous avons fait quelque chose, nous avons manifesté, pas dans la même manif, parce qu'il y avait les PCR et le PCR dira le contraire, c'est vraiment drôle.

A Lyon, certains parmi nous ont été de toutes les sorties pas nombreux évidemment, tout au plus une douzaine, je pense qu'ils étaient sincères, qu'ils se foutaient du PDUP, comme du PSU, de la LCR, comme du PCR. Qu'ils aient brandi l'étiquette (le chiffon noir) ça les regarde, ce sont leurs affaires. Mais ils étaient là. Le mouvement libertaire se limitera-t-il à Lyon à 5 ou 6 Folklos ? (Folklos peut-être, mais gonflés) ou à une assemblée de types tripatouillant un journal parfois ténébreux. J'attends une réponse, je la connais par avance : irresponsabilité, manque de clairvoyance politique, et à la limite provocatrice. Reste une chose tout de même importante : des types vont crever. Ohé les libertaires, que faites-vous ? Quand on passe de l'insecticide, les cafards, eux au moins, sortent de leur trou !

vendredi 17 septembre 1975

PS : aux dernières nouvelles, ils sont maintenant 11, d'autres vont suivre.

communiqué : «Nous déplorons les actes criminels des terroristes, mais nous aimerions qu'ils soient rachetés par une justice qui saurait être magnanime dans sa clémence» (Paul VI, le 21 septembre 1975)

Ben voyons ! Nous aussi on déplore, pas vrai Paulo, mais à une certaine époque, un certain de tes collègues n'était il pas assez copain avec un certain Bénédicto ? De toute façon Franco, quand il crèvera, aura droit à ton absolution, et tu trouveras les mots pour dire que c'était quand même un type pas mal.

LES COMPAGNONS DE LA CNT (confédération nationale du travail) COMMUNIQUENT:

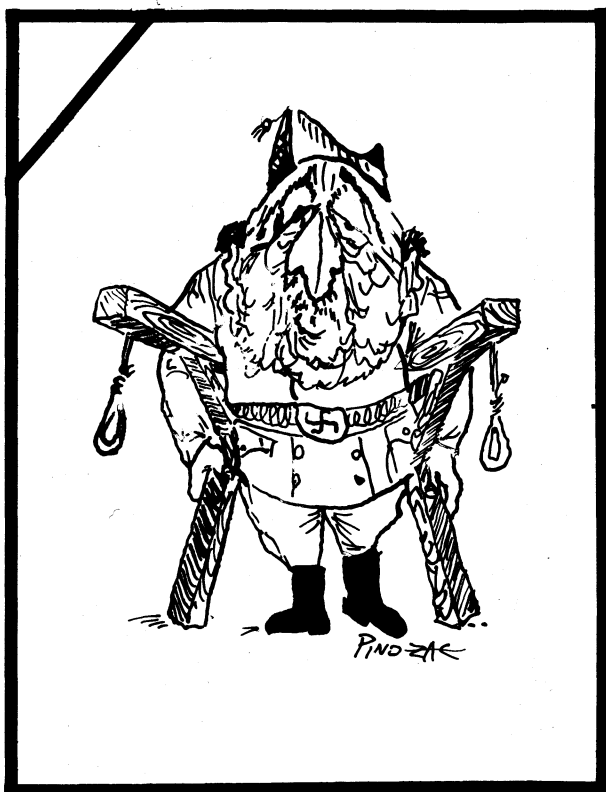
De vastes rafles destinées à arrêter le plus de militants possibles ont eu lieu dans la semaine qui a précédé l'exécution des militants du FRAP et de l'ETA.

Elles ont été surtout fructueuses en Andalousie et en Catalogne. Une partie du Comité National de la CNT, une partie du Comité Régional de Catalogne et une grande quantité de militants (80) de la CNT ont été arrêtés.

LES JOURNAUX DE BARCELONE SIGNALENT

«Poursuivant ses activités la police a pu désarticuler en Espagne et en Catalogne une organisation dénommée Mouvement Libertaire Espagnol (MLE qui regroupe la CNT, la FAI, le FIJJ) et surtout les «appareils de Propagande et défense» au niveau régional et national de cette organisation.

Les détenus de ces organisations sont: Gerardo Jacas Espagnol, Eduardo Domenech Benet secrétaire général du comité régional de Catalogne et Vicente Iglesias Roméo responsable du secteur «Défense et Propagande» du MLE.



TOUS à la MANIF

C'est une habitude bien établie chez les gauchistes comme au P.C.F. de constituer des services d'ordre dans les manifestations, et une habitude tout autant établie chez les anarchistes et assimilés de dénoncer les dits services d'ordre à chaque manif. Moi même je n'y manque pas. Il faudrait pourtant se décider à y regarder de plus près.

Le service d'ordre, le S.O., ça se présente ordinairement sous la forme avenante de groupes de jeunes ou de moins jeunes gens, mâles, de taille souvent légèrement supérieure à la moyenne, munis d'ustensiles contondants ou défensifs (batons, casques), organisés de façon plus ou moins militaire (brassards, chaîne, chefs de file). Leur mission, comme leur nom l'indique, est en principe d'assurer l'ordre dans la manifestation. On peut être révolutionnaire et aimer l'ordre. La manif est ainsi comme un petit Etat provisoire, un Etat de fait si l'on peut dire, avec son territoire, la rue, et sa traditionnelle division du travail politico-social, gouvernement/police: Les organisateurs, avec leurs airs soucieux, leurs camionnettes et leurs mégaphones, c'est le gouvernement de la manif, un gouvernement qui peut être plus ou moins démocratique dans la forme, c'est à dire qu'ils peuvent être plus ou moins choisis (?) par ceux des manifestants qui sont membres de leurs organisations; les autres sont sensés les accepter en venant, et respecter leurs consignes, parcours, slogans, attitude violente ou non, sit-in, dispersion etc. Le S.O., c'est la police de la manif, qui veille à la bonne exécution de ces consignes, par la force plus souvent que par la douceur. Le caractère profondément répressif, (et en cas de véritable mouvement populaire, inefficace et débile) de ce genre d'appareil ne fait de doute pour personne, pas même pour les moins cons de ses partisans. Et le récent discours de Ponia, premier flic de France, où il demande aux organisateurs de manifestations autorisées de les contrôler sous peine de se voir appliquer la loi anticasseur (plaisanterie juridique, puisque précisément cette loi ne s'applique pas au manif autorisée), ce discours donc rappelle à ceux qui l'oublieraient qu'un petit appareil répressif, quelle que soit sa couleur ou son étiquette, trouve toujours une place dans le grand appareil d'Etat, bourgeois ou pseudo-communiste.

De plus en plus me voilà écœurée. Que signifie le mot militant ? Je ne peux plus les pifrer. Tout ce qu'ils font, c'est tout calculé. Rien ne sort d'eux. 7 mecs vont se faire garrotter; et derrière qu'est-ce qu'il y a ? De la parlotte. Que ce soit telle tendance ou l'autre, je ne les ressens pas.

Le PSU appelle à la manif pour l'Espagne; qu'est-ce qu'on trouve dedans ? Ah oui, ils l'avaient bien préparée cette manif, c'est de la rigolade, ils ne pensent qu'à faire un service d'ordre bien en règle, pour retenir les soi-disant folklos (les anars), qui pourraient semer leur «merde»; il ne faut rien de spontané. Il faut que ce soit eux, (militants d'une organisation sérieuse) qui organisent. Après quelques jours, ce sont les Marxistes-Léninistes qui appellent à une autre manif, toujours pour les 7 espagnols. Les autres organisations ne répondent pas, pratiquement aucune ne se dérange, car entre elles, elles ne peuvent pas se sacquer. Pour moi, au fond ils ne sont pas sincères, tout est calculé. «On y va si les autres ne viennent pas - On n'y va pas si les autres y vont»; je pense que pour certaines manifs, cela sort des tripes, on n'a pas à magouiller dans ces cas là. La vie des militants espagnols est en jeu, et ils prennent le temps encore de faire leur petite merde chacun de leur côté. A croire qu'ils ne regardent que la bonne marche de leur organisation. C'est à croire qu'ils sautent sur toutes les occasions pour se montrer en tant que tel.

Moi je m'en fous que ce soit les Marxistes-Léninistes ou n'importe quoi dans un cas pareil; c'est trop important la mort de 7 types, je la ressens au fond de moi. Ah bien sûr il y aura de beaux articles écrits sur eux, on aura l'impression d'avoir fait quelque chose; Et bien non, pour moi vous vous trompez. Vos articles qui est-ce qui les lira ? Toujours les mêmes, ceux qui sont déjà au courant. Je n'arrive plus à le supporter, même ceux qui se proclament libertaires réagissent pareil. Notre place était vraiment dans la rue tous ensemble, puisque je ne me sens pas assez forte pour faire une bonne terroriste.

Les services d'ordre sont donc répressifs. On s'en doutait un peu. Mais qui, dans la pratique, répriment ils ? Je veux dire, ils ont vocation à réprimer éventuellement la foule des manifestants qui montrerait des signes d'in discipline, oui, d'accord, mais en fait, si on regarde ces dernières années, ce n'est pas cela qu'ils ont eu à faire; ce ne sont pas les manifestants de base dont la libre «spontanéité», les «désirs» etc. se sont dressés contre «les flics du S.O.», mais des petits groupes baptisés «anars», «folklos», «provocateurs» etc. Là s'est réfugiée la spontanéité révolutionnaire face aux appareils. Tu parles Charles! J'ai peut être plus de sympathie pour ces gars là que pour les S.O. (Ah! ces S.O. du bon vieux temps, aux yeux pleins de juste haine, aux faces congestionnées de flics bovin, on n'en fait plus assez de comme ça). Seulement, il faut être rudement miro pour ne pas voir que les libres provocateurs anarchistes fonctionnent sur un stock d'idées plutôt marrantes.

Par exemple et au choix:

1) Une virilité légèrement agressive, pas tellement différente de celle des S.O., du style « nous on a des couilles, on va à la castagne »

2) Une caricature volontaire du S.O. actuel moyen; parce qu'on a persuadé un brave type un peu con qu'avec un casque sur la tête il allait servir à quelque chose, il faut pas en conclure que c'est forcément un salaud intégral.

Anecdote: dans une des dernières manifs, alors que j'étais en train de débiter les mignardises de rigueur à des gars du service d'ordre pour la plus grande édification des masses qui m'écoutaient, voilà t'il pas qu'y en a un qui se pointe, la main tendue, et qui me dit « tiens c' est toi !, comment ça va ? » moi vous pensez, je savais plus quoi faire, avec le casque je le reconnaissais pas, et puis la surprise, j'avais plus qu'une solution, le mépris de fer: « barre-toi j'y ai dit, je serre pas la main à un flic ». Trois jours plus tard, je le rencontre au boulot, c'est un gars vraiment bien je lui serre la pince, il me regarde avec un petit sourire, et il me dit « alors aujourd'hui, tu serres la main d' un flic ? » Vous voyez d'ici l'air que j'avais. Encore heureux que je ne l'avais pas tapé!

3) Un groupe avec des bâtons et organisés, dans une manif c'est forcément répressif. Ben, c'est à voir. Des espèces de S.O. qui contenaient quelques minutes les flics pour que les manifestants puissent reculer sans trop de bosses, ou qui chargeaient les flics pour faire le passage de la manif, ou qui faisaient des diversions, ça existe, et j'en ai vu. Et entre parenthèses, des vrais provocateurs, qui poussent des manifs faiblards à la chicorre, et qui venaient, quand ça s'éparpillait, vous matraquer gentiment dans le dos et vous filer aux « réguliers » avec un témoignage soigné, ç existe aussi, et j'en ai vu également, même de plus près que je l'aurai souhaité.

4) Surtout un a-priori plutôt douteux, quelque chose comme « s'il n'y avait pas eu le S.O., la manif aurait pu faire ci et ça, et encore ça..... » (Ouais, et si ma tante elle en avait) ou mieux, « si le S.O. nous avait pas empêché, nous on aurait pu..... » (tiens donc, retenez-moi ou je fais un malheur, comme disait le type dans « Marius », et bé, on retient plus ici ?). Il faudrait un sacré service d'ordre pour arrêter même trente anars convaincus et qui savent ce qu'ils veulent, et il y a plus de trente anars à Lyon, sans compter les petits gars des banlieues, les spécialistes des bals populaires, et les manifestants isolés qui n'aiment pas qu'on les pousse comme des moutons. Alors les S.O., ils ont bon dos. Si les manifs sont pas comme on voudrait qu'elles soient, c'est la faute aux S.O. et à personne d'autre, hardi les gars, objectif prioritaire' le S.O., cognez dessus. Edifiant spectacle pour les masses laborieuses ! A quand une entaille sur le bâton par S.O. abattu, et la Croix de la Valeur Anarchiste quand on arrive à dix ?

Soyons sérieux. Les S.O. sont utiles. Ils sont utiles pour donner bonne conscience aux « provocateurs » anarchistes et justifier leur impuissance; et, inversement, heureusement qu'il y a les « anarchistes » pour justifier les savantes manœuvres stratégiques des S.O. dans les manifs. On s'amuse bien ensemble, pas vrai les copains ? Alors pourquoi pleurnicher sur la méchanceté des S.O. ? S.O. et « Provos », c'est pile et face, deux rôles d'un mimo-drame même pas drôle, archiconnu, dont la seule et véritable utilité est de défouler les partenaires lorsque les moins trouillards d'entre eux se tapent sur la gueule. S.O.-Provos même combat, un combat bidon.

Mon Dieu mon Dieu, si je continue comme ça, il va plus rien nous rester. Il est temps de passer de la critique aux propositions positives, et de poser la question : que faire ?

Je pourrais m'en tirer en répondant : n'importe quoi, mais plus jamais ça. Je vais essayer de faire un peu mieux, de penser tout ça dans ma pauvre tête. Attention, suivez bien mes pas.

Questions : qu'est-ce qu'on attend au juste des manifs ? La violence peut-elle y prendre une autre forme que la peine ? S.O.-Provos ? Et nous qu'est-ce qu'on peut faire dans tout ça ?

Réponses : 1) Les manifs, d'accord, mais y a pas que ça dans la vie. - 2) Y a manif et manif. - 3) Dans les manifs, à part les S.O. et nous, il y a, en général, aussi des manifestants. Reprenons vite fait ces trois points.

1) Le Grand Soir n'étant peut-être pas pour demain, je me vois mal me transformer en justicier masqué spécialiste des interventions-manifs et n'en ratant pas une. Ceux qui ont essayé ça ne tiennent pas longtemps le coup. Et puis, surtout, la violence dans les manifs, c'est pas toujours et systématiquement un bon terrain, faut voir l'ambiance, le nombre, le but. D'une manière générale, sans écarter la possibilité d'y être bon à quelque chose, je me méfie des manifs : on crie un bon coup, on se défoule et puis on rentre chez soi bien soulagé, boulot métro dodo. En ce qui me concerne, chaque fois que les manifs sont du style 5000/10.000 personnes s'époumonnant, deux trois vitrines cassées, quelques charges de flics, la ration de grenades, j'en rentre considérablement déprimé, avec un fort sentiment d'inutilité et de connerie routinière. Si je réfléchis aux manifs qui ne dépriment pas, je vois qu'elles sont chaque fois une annexe à autre chose, qu'elles venaient se greffer sur quelque chose d'autre, pour être un moment, une étape d'un mouvement plus long (grèves, actions directes et manifs se répondaient). Et le mouvement de base, celui dans lequel s'enracinent tous les autres, c'est la petite lutte quotidienne sur le boulot ou sur l'habitat, là où tous les jours on rencontre les mêmes gus. Ils sont cons des fois, c'est sûr, mais nous non plus on n'est pas des anges, et puis de toutes façons, si c'est pas avec eux qu'on s'en tire, je ne vois pas bien comment on s'y prendra. Renforcer chaque fois que c'est possible la solidarité à la base, et donc le sentiment que oui, on peut se bagarrer ensemble, que c'est pas chacun pour soi, Dieu pour tous, si je t'encule, c'est pour ton bien. C'est ça qu'il faut arriver à faire exister, coûte que coûte, à créer dans la tête des gars, dans celle des chefs aussi, pour les affaiblir, et dans la nôtre, parce que souvent nous n'y croyons plus nous-mêmes. Y a pas de mystère, c'est là le pied du mur, et c'est là qu'il faut commencer, et après on peut discuter tout le reste, et peut-être tout le reste devient petit à petit possible. A plusieurs on peut vraiment avoir du courage, de l'audace et de la force et ces mots ont un sens. Seul on se dégonfle, ou on est héroïque, ce qui ne vaut guère mieux. La révolution, on la fait pas pour la galerie, façon héros romantique, on la fait pour gagner vraiment quelque chose. C'est pour cette raison, je crois, que les « gens ordinaires » préférèrent pas se mélanger avec nous, ils savent bien d'instinct, que le jour où ils s'y mettent, alors là, ça sera pas de la tarte, et on pourra plus s'esquiver au moment de l'addition si ça tourne mal. Quand les avant-gardes sont trop en avant des masses, c'est que personne ne veut vraiment qu'il se passe quelque chose, ni les uns, ni les autres.

2) Y a manif et manif. Moi aussi, je crois que si elle se greffe sur autre chose, une manif peut faire peur aux maîtres, « faire reculer le pouvoir », ou plus modestement un patron, un préfet (provisoirement, avant qu'il reçoive ses ordres), un recteur, bref une autorité quelconque.

Seulement faire peur, faut pouvoir; regardons-nous dans la glace, mes minets, on manque un peu de bouteille. Autre chose: les manifs ont parfois aussi, lorsqu'elles sont assez grandes et qu'elles cavalaient pas tout le temps, de permettre une espèce de vaste discussion informelle. Les gens se voient, discutent, mesurent leurs propres forces. En de-

hors de ces deux hypothèses, les manifs, et surtout les manifs de protestation dans le vague, («A bas machin - rien n'arrêtera la colère du peuple - Trucmûche au poteau»), ou ou de Soutien («Chili socialiste vaincra»; armons-nous, camarades chiliens, armons-nous et partez), cessent des promenades défoulatoires et rien de plus, et nous n'avons pas autre chose à y faire qu'à nous promener. Ceux qui veulent peuvent bien se faire une ou deux vitres en passant, ça n'a pas d'importance, ça passera dans les frais généraux. On bricole pour nourrir les communiqués des flics «des provocateurs gnan gnan gnan, les forces de l'ordre ont procédé à N arrestations, gnan gnan gnan», on cours pas de grands risques si on a de bonnes jambes, et l'expérience montre que les gars arrêtés sont ceux qui n'avaient pas bien compris le truc; merci pour eux.

3) C'est ce que je veux dire: «dans une manif y a des manifestants». A savoir, plus les manifs sont vagues et sans conséquences dans leur propre vie, et plus les manifestants ne peuvent qu'être manipulés, avec leur propre accord. Accepter la manif pour la manif, c'est accepter la manipulation. Et, manipulés pour manipulés, les manifestants préféreront toujours le S.O. à des petits groupes comme nous prêchant par l'exemple(sic). Faites confiance aux spécialistes. Il n'y a pas d'avenir dans la manipulation provocatrice, camarades, autant nous y faire.

Alors quoi, on se croise les bras? On condamne les «pillages» avec un air vertueux? Sûrement pas. Les gars qui ont pillé les belles vitrines des Champs Élysées, si j'avais été là je leur aurais donné un coup de main, et comment! A l'insolence, à l'arrogance du fric inutile, à sa fascination aussi, la seule réponse est la dérision du saccage et du gaspillage. Et ce qui a tué Puig Antich, Otéagui et les autres, ce n'est pas le «monstre Franco», c'est le fait qu'ils sont indésirables au moment où la monstruosité espagnole s'apprête à rejoindre les vitrines européennes. Mais Puig Antich ou Oteagui ne se contentaient pas d'actes exemplaires. Voler le fric des banques pour alimenter les caisses des grèves et soutenir les prisonniers, c'est véritablement lier l'action de masse et celles des minorités. Tout comme abattre des tortionnaires désignés, ou des notables indicateurs, ou entraver au bon moment le fonctionnement de tel ou tel organisme néfaste. Mais pour le moment, et d'après ce que je peux voir, c'est pas la peine de s'affoler, il vaut mieux en discuter tout doucement, à mesure que se reforme ici un véritable milieu anar. Patience et persévérance ne sont peut être pas les vertus des anarcho-bourgeois d'aujourd'hui peu importe, la réalité se chargera de nous les enseigner, et pas forcément en douceur, à partir du moment où nous arrêterons de rêver et de fantasmer nos désirs, et où nous passerons à leur réalisation, même modeste.

Ce que j'aime dans l'action, dans le concret, c'est que si minable qu'il puisse être, (refaire un local, le faire marcher, imprimer, diffuser), même si conne qu'elle soit, elle vaut toujours mieux que la discussion dans le vide, parce qu'elle permet d'avancer et d'avoir devant soi de vrais problèmes. A ce moment là, nos idées, nos discussions, nos contreverses peuvent avoir un sens et un intérêt. Sinon, si c'est le petit coup de chaleur épisodique avant la sieste habituelle, si on doit être simplement des traîne-après-les manifs, les mecs amusez vous bien, chacun prend son plaisir où il le trouve, mais pour moi c'est autre chose qui m'intéresse: m'organiser avec ceux qui pensent un peu comme ça, qui sont capables de se tolérer, et d'avoir un minimum (et même maximum) de suite dans les idées; se fixer des objectifs, et les atteindre ensemble; évidemment pas n'importe quel objectif, mais je veux pas perdre mon temps à discuter sur ce qu'on doit faire avec des gus qui ne se rendent pas compte qu'ils n'ont pas l'intention de faire quoi que ce soit. La vie est courte les gars, voilà déjà trente-cinq ans qui sont passés derriè-

re moi avant que j'ai eu le temps de faire ouf, et le vieux monde courrait derrière moi, à ce qu'il parait, j'ai bien l'impression que maintenant, il doit avoir une sacrée avance sur moi, et ça m'embête un peu.

Revenons à nos moutons; tout ça montre bien que tant qu'on se pointera aux manifs comme ça, au pif, avec nos figures avenantes et notre méchanceté foncière et naïve, c'est même pas la peine de discuter: ça continuera exactement comme maintenant, y aura de temps en temps un gars qui piquera sa crise et qui fera une scène («Ohé les Anars, où étiez vous à Austelitz, sortez de vos trous tas de rats, on a besoin d'hommes»), et tout retournera comme avant. On peut seulement espérer qu'un jour, crise et révolution (et contre-révolution) relégueront nos actuelles activités manifestatoires à leur vraie place: à la Tête d'Or, au guignol du vieux Lyon. Là, on a une chance de rosser le gendarme. Ah, les gars, faut savoir, si on veut faire une révolution, on a aussi ça en magasin, mais c'est plus cher. Il faut savoir combien vous voulez mettre, vous voulez l'article solide qui fait de l'usage, ou la fantaisie..... J'arrête je sens que je fatigue.

Bien affectueusement, votre tante Léa.

* * * * *

CHANSON POPULAIRE

Tous les ans à la SAINT-JEAN (24 juin) se déroulait à Meximieux (Ain) la foire aux domestiques où les maîtres venaient chercher leurs employés. Cette vente ressemblait plutôt à une vente aux esclaves mais la chanson apporte le sentiment ironique et moqueur de ceux qui allaient être loués. Il faut signaler qu'à cette époque on n'était payé qu'à l'année (264 francs par an pour ma grand-mère en 1895) et on devait donc subsister un an sans moyens. Employée chez le général de Messimy, ministre de la guerre, elle n'avait droit qu'à un dimanche après-midi de sortie par mois. La coutume de cette vente s'est poursuivie jusque dans les années 20. Ma grand-mère m'a chanté, en patois de Blyes, cette chanson que j'ai traduite.

- | | |
|---------------------|---|
| (parlé) | Je vais chercher un maître plus bon ou plus mauvais que le loup-garou que j'ai |
| (chanté domestique) | Mon maître est à la chambre assis sur un grand banc après compter mon argent |
| | Compte, compte bien maître il ne manquerait qu'un io (sou) que je vous ferais citer |
| | Compte, compte bien maître il ne manquerait qu'un zeton que je vous mettrais en prison |
| | Ma maitresse qui est sur le seuil son bonnet retourné de travers elle ressemble à Lucifer |
| (chanté patron) | Reste bien ma servante je t'achèterai un devantier blanc pour plaire à ton galant |
| (réponse) | Bavez tout ce que vous voudrez je ne resterai pas je veux m'en aller. |

AUTRES NOUVELLES INTERNATIONALES

Le CIRA (Centre International de Recherches sur l'Anarchisme), fondé en 1957, a pour but de conserver les archives et documents du mouvement anarchiste, de fournir des renseignements aux personnes intéressées, d'encourager les recherches sur l'anarchisme.

Sa bibliothèque compte plusieurs milliers de livres et brochures, une grande quantité de journaux anciens ou récemment acquis etc.....

CIRA. C.P. 51. CH 1211 GENEVE. SUISSE.

Nous sommes en liaison avec le CIRA Nippon (SIC KOBE C.P.O. Box. 1065-650-91. JAPAN), qui publie, en anglais une revue bimestrielle: Libero international. Son but est de faire connaître aux camarades occidentaux les aspects du mouvement libertaire en Asie, généralement peu connu. Il souhaite recevoir les publications anarchistes en Français dans le but d'en traduire ou d'en résumer des articles.

Dans une étude sur le mouvement coréen actuel sous la loi martiale, on apprend que celui-ci se divise en trois grands courants:

--Un courant spécifiquement anarchiste (Free Men's Federation) qui s'en tient à des activités limitées.

--D'autres militants se retrouvent paradoxalement au sein d'un parti politique d'opposition le D.U.P. (Democratic Unity Party) ils pensent que la lutte anti-impérialiste est prioritaire, compte tenu de l'impossibilité d'envisager un mouvement de masse spécifiquement anarchiste.

--D'autres enfin animent les mouvements des «villages autonomes». Après la répression de la révolte étudiante, en 1960, un certain nombre d'étudiants et d'enseignants ont estimé qu'il n'était plus possible, dans ce contexte, d'enseigner, ni d'apprendre. Ils sont retournés dans les villages dont ils étaient originaires. Là ils ont essayé d'aider les paysans à se grouper en coopérateurs ou, dans les régions pauvres qui ne pouvaient vivre de l'agriculture, à créer de petites industries.

Ces différentes communes restent en liaison et peuvent s'aider mutuellement. Les conceptions des leaders de ces mouvements sont proches de celles de Kropotkine.

On trouve aussi dans le bulletin japonais des informations sur les conditions de travail dans les hopitaux japonais et sur la collaboration entre les entreprises et les syndicats, ceux-ci allant jusqu'à renoncer spontanément à une prime existant jusque là.

Au sommaire de ces numéros, également, des études historiques et biographiques.

Nous avons reçu les bulletins International Archive Team 83 A Haverstock Hill. Londre W.W. 3.

Cet organisme se propose de centraliser et diffuser informations et opinions du mouvement révolutionnaire international.

Nous en extrayons les informations suivantes: (et nous avons l'intention de continuer à le faire dans les prochains numéros).

USA: Des crédits de plusieurs millions de dollars ont été votés pour améliorer les conditions de vie à la prison d'Attica. Ils ont surtout servi à construire de nouveaux miradors. Les prisonniers qui se déplacent de leur cellule sont surveillés par des gardiens portant masque à gaz et lances grenades.

Plusieurs militants de l'Industrial Workers of the World (syndicat d'origine anarcho-syndicaliste) sont emprisonnés soit à la suite de provocations policières, soit sous l'inculpation de coups et blessures contre des patrons et des policiers. Des membres de l'American Indian Movement ont lancé un appel pour le boycott touristique du Dakota du sud. Une campagne de protestation commence à se développer contre le traitement réservé aux indiens.

CHINE: Un étudiant chinois de Londres a été rappelé en Chine populaire pour avoir soutenu un groupe homosexuel anarchiste.

BULGARIE: L'année dernière, arrestation de 25 anarchistes. 7 ont été condamnés à 5 ans de résidence surveillée dans des petits villages éloignés.

ALLEMAGNE: A l'occasion du procès Baader-Meinhof, on connaît la répression contre tous les groupes d'extrême gauche, et particulièrement contre les anarchistes (bien que les membres de la «bande à Baader» ne se soient jamais réclamés de l'anarchisme.) Depuis 1972, 94 personnes ont été arrêtées.

Dans le but d'isoler les détenus du groupe on sait aussi que presque tous les avocats de la défense ont été exclus et eux-mêmes inculpés. On les a remplacés par des avocats commis d'office et mis dans l'impossibilité d'étudier les dossiers. Ceci a amené la solidarité de nombreux avocats dans le monde. Des médecins ont également protesté contre le traitement infligé aux prisonniers et notamment contre l'alimentation forcée. (Régime tout récemment assoupli à la suite des rapports d'experts officiels «Le Monde» 18/10/75 note d'I.R.L.) Katharina Hammerschmidt, arrêtée en 1973 et accusée de complicité, est morte en prison, les médecins s'étant montrés incapables de diagnostiquer une tumeur cancéreuse. (Les anarchistes ont marqué leur désaccord avec des actions terroristes coupées de l'appui des masses. Ces camarades ont amenés leur propre défaite en comettant l'erreur de croire que l'idéologie du militarisme rouge est identique à la révolution sociale. Mais nous ne voulons pas minimiser le courage dont on fait preuve les membres du groupe Baader et du groupe du 2 juin, ni les résultats qu'ils ont obtenu contre un système pourri jusqu'à la moelle. I.R.L.)

NOUVELLES DE CHINE

DES MANUELS D'EDUCATION SEXUELLE MIS EN VENTE A PEKIN: LENINISME CONTRE ONANISME Pékin (AFP)

Des manuels traitant des problèmes sexuels ont récemment été mis en vente en Chine, portant sur les méthodes de contraception, la stérilisation de l'homme et de la femme, et la situation particulière des adolescents. Ces ouvrages abondamment illustrés sont disponibles pour l'équivalent de trente centimes environ dans les librairies de Pékin et attirent de nombreux acheteurs. Ils comportent en guise d'introduction, une série de citations du président Mao Tsé-toung sur l'hygiène, le travail médical et le «service du peuple».

Les méthodes de contraception intra-utérines sont présentées comme ayant le pourcentage de succès le plus élevé. L'usage de la pillule, indiquent les manuels, ne peut entraîner pour la santé aucun effet secondaire sérieux. Une série de dessins retrace, pour l'homme, les différents stades d'une opération de vasectomie. Le livre consacré aux problèmes sexuels des adolescents énumère les conséquences néfastes de la masturbation, pour l'homme comme pour la femme: stimulation cérébrale excessive, étourdissement, insomnies, affaiblissement général de l'organisme et enfin «érosion de l'énergie révolutionnaire». Pour combattre ces penchants, sont recommandées la pratique du «tal chi chu-an» - une forme traditionnelle de gymnastique chinoise - et l'acupuncture. D'autre part, l'étude approfondie des oeuvres de Marx, Lénine et Mao Tsé toung doit permettre de prévenir les tendances à l'onanisme. Il en va de même des fréquents exercices physiques et du port de sous vêtements lâches. Le manuel n'aborde pas la question des rapports sexuels en dehors du mariage, sujet rarement évoqué en Chine. (Le Monde)19/7/75

« LE MONDE » 3 aout 1975

Dans un long article Alain Bouc, correspondant de ce journal en Chine, nous explique que la plupart des chefs militaires éliminés pendant la révolution culturelle ont repris leur fonction à la tête de l'armée chinoise. Mais qu'on ne s'y trompe pas: « L'heure du pardon est loin d'avoir sonné au contraire, il s'agit d'intensifier la critique des erreurs commises naguère; il ne fait pas de doute que pour une part non négligeable le présent mouvement dit d'«étude de la théorie de la dictature prolétarienne» vise à redresser les comportements bourgeois dans l'armée. Le commandement de celle-ci se compose d'abord de paysans et de fils de paysans; le niveau de compréhension de la théorie marxiste n'atteint certainement pas chez les militaires le niveau des élites ouvrières.....»

« LE MONDE » 2 aout 1975

A HANGCHOW L'ARMEE PROTEGE LES OUVRIERS DES ENNEMIS DE CLASSE.....

Plus de six mille soldats ont été envoyés dans onze usines de la ville d'Hangchow pour prendre part à la production a annoncé le 24 juillet la radio de la province de Chekiang située au sud de Schangai. L'intervention de l'armée précise la radio, a été rendue nécessaire parce que les «ouvriers se montraient incapables d'accroître la production et étaient sous l'influence pernicieuse d'éléments contre-révolutionnaires et en butte aux activités de sabotage des ennemis de classe». Aucun détail sur les troubles survenus n'a été donné.

Cependant le NEW YORK TIMES citant des personnes qui se trouvaient ces dernières semaines en Chine, avance qu'un grand nombre d'ouvriers d'Hangchow auraient été envoyés dans des camps de rééducation à la suite de grèves et de luttes entre différentes fractions. Le journal précise en outre que monsieur Wang Hung-wen le jeune «numéro 3» dans la hiérarchie du P.C. se serait rendu sur place pour donner une solution au conflit; le premier et le second secrétaire du comité municipal d'Hangchow auraient été démis de leur fonction.

D'autre part, l'agence Chine Nouvelle a écrit, le 27 juillet que l'armée populaire de libération envoie des soldats dans les régions frontalières pour «aider les populations à développer la production».



AU SUJET D'UN LOCAL

Des groupes et des individus du courant anarchiste lyonnais ont loué un local. Ce n'est pas la première tentative de ce genre, et les précédentes ont généralement échoué. Nous ne voudrions pas qu'il en soit de même cette fois, du moins pas tout de suite.

Aussi peut-il être intéressant de comprendre les raisons des échecs antérieurs.

Il me semble pour ma part que l'installation de demeure d'une ou plusieurs personnes au local, qui y ont parfois logé, leur a donné de fait un statut de permanent. Ils ont fini par centraliser toutes les informations, ce qui les amenait inévitablement à en bloquer quelques unes, consciemment ou non. Tout tournant par ailleurs autour de leur personnalité, qui devenait ainsi une sorte de point de référence, ils imposaient de ce fait au local, leur «style».

On a vu fréquemment débarquer un certain nombre de gens, qualifiés ou se qualifiant de marginaux, qui occupaient toute la place, couchaient, gueulaient et exerçaient à l'encontre de quiconque ne partageant pas leur mode de vie, un terrorisme verbal et parfois physique, grâce auquel ils se retrouvaient maîtres des lieux.

Je ne vois pour ma part aucune raison d'exclure à priori ces gens là, ni de leur refuser le qualificatif d'anarchiste. Dans les expériences de vie en marge, il y a une recherche, même implicite qui ne peut pas nous laisser indifférents, même si cela se traduit bien souvent par un parasitisme qui, en définitive, trouve tout à fait sa place dans le système actuel. Il y a en tous cas le témoignage d'une insatisfaction que nous partageons. Mais nous ne pouvons tolérer l'aspect impérialiste de leur comportement et que quiconque essayant de se dépêtrer autrement dans ses contradictions soit, de ce fait, considéré comme un pauvre con.

Nous le disons nettement : dans le contexte actuel le local est un lieu de rencontre et non un lieu d'accueil. Il est hors de question qu'il se transforme en armée du salut pour gauchistes en déroute. Si quelqu'un a besoin d'aide, ce n'est pas aujourd'hui, dans ce cadre là, qu'elle pourra être apportée. Nous souhaitons cependant que s'y créent des réseaux de relations et d'informations qui permettent de la trouver ailleurs.

Ce projet nous a permis déjà de mieux connaître d'autres copains que jusqu'à présent nous ne connaissions que comme membres de groupes, donc de façon forcément schématique. A travers le début de travail d'aménagement se sont créés des relations autres.

Ce que nous entendons par «groupe» est d'ailleurs assez différent de la manière dont les groupes politiques se définissent habituellement. Il n'est pas constitué uniquement par un accord idéologique qui, compte tenu de l'état actuel de la théorie anarchiste, ne peut être qu'assez général. Il est fait aussi d'affinités et surtout d'une pratique commune. Le local peut permettre de mieux connaître ces différentes pratiques et de discuter à leur sujet. A partir de là nous espérons que s'élaboreront d'autres projets. Certains d'entre nous songent par exemple à un centre de documentation; il est bien évident que tout le monde ne peut pas tout faire. Ce qui est important, c'est de communiquer. C'est à cela que peut servir le local.

C'est aussi la possibilité de rencontrer des gens ne désirant pas forcément s'engager dans un projet spécifique mais voulant simplement causer. Nous espérons aussi y rencontrer des gens qui lisent I.R.L., sont d'accord ou non, ont envie parfois de le dire mais ne savent pas comment nous rencontrer. Peut-être certains apporteront-ils des informations.

POURQUOI SE RECLAMER DE L'ANARCHISME

Depuis deux ans nous sommes une petite poignée à faire un bulletin de tendance anarchiste. Nous ne nous faisons pas d'illusion sur ce que nous représentons. Si les idées libertaires tendent à renaître depuis une dizaine d'années dans les luttes sociales, ouvrières ou non, le courant anarchiste organisé, survivance des périodes antérieures, n'existe pratiquement plus. Depuis 68 des centaines de jeunes se réclament de l'anarchisme, à Lyon comme ailleurs, mais sans qu'apparaissent des organisations capables de développer un mouvement libertaire comparable aux mouvements communiste ou socialiste. Le journal a permis de développer à Lyon un réseau de relations, mais ce réseau ne représente que très peu de choses. Nous restons un courant marginal dont l'influence sur le plan des idées est pratiquement nul. La lente prise de conscience de l'importance des idées libertaires chez les militants syndicalistes, chez les militants des multiples associations qui luttent contre l'armée, les centrales nucléaires, etc... s'opère par des canaux de réflexion où nous n'avons qu'une part infime.

Pourquoi s'entêter à faire un journal ? Pourquoi dépenser de l'énergie, du temps et de l'argent à mettre en place des institutions spécifiquement anarchistes ? Pourquoi ne pas attendre que les luttes sociales produisent elles-mêmes un projet libertaire dont on voit les éléments un peu partout autour de nous ?

Pour une raison principale : nous pensons que le développement d'un mouvement libertaire capable de transformer le système capitaliste sans tomber dans un régime de type fasciste ou de type « communiste » tel qu'il existe en URSS et ailleurs, ne se fera pas spontanément. Il ne se constituera pas seulement à partir des multiples luttes qui existent actuellement. Il existe le regroupement de tous ceux qui ont découvert les acquis théoriques du mouvement anarchiste et qui sentent la nécessité de développer la réflexion anarchiste et de la faire connaître dans l'ensemble du mouvement ouvrier et révolutionnaire. Tout ceci est très général et exigera davantage de discussions et de réflexion. Ce texte veut être un élément dans ces discussions.

Je voudrais tout d'abord exposer brièvement pourquoi, personnellement je pense que l'existence d'un puissant mouvement libertaire est une condition essentielle à une transformation du système capitaliste dans le sens d'une véritable libération.

Le système capitaliste connaît actuellement une crise. Nous ne savons pas grand chose sur l'étendue et la gravité de celle-ci. Il n'est pas sûr, contrairement à ce que pensent certains, que ce soit « la dernière ». Ce qui est sûr, par contre, c'est que, quelque soit l'ampleur de la crise actuelle, un grand nombre de pays et de peuples vont en subir les conséquences.

Ce n'est pas nouveau pour l'ensemble des pays peu industrialisés qui, en Amérique latine, en Afrique ou en Asie subissent depuis des dizaines d'années la misère, la guerre, la répression et la dictature. Ça risque de l'être, sous des formes très différentes, pour nous européens, qui étions habitués aux relatifs avantages d'un système fonctionnant jusque là sans trop d'à-coups du moins depuis ces trente dernières années.

Cent ans d'histoire du capitalisme nous permettent de

comprendre ce que risque de signifier la crise actuelle : tout d'abord sans doute la possibilité de construire une société nouvelle sans exploitation et sans oppression, comme le montrent les luttes révolutionnaires de 1871 en France, de 1917 en Russie, de 1919 en Allemagne et en Italie, de 1936 en Espagne...

- Mais aussi l'écrasement de ces luttes révolutionnaires par des régimes de dictature imposant leur domination pour de nombreuses années; des guerres, le fascisme, le nazisme la militarisation de la société, l'embrigadement. . .

Les crises du système capitaliste représentent pour le mouvement révolutionnaire un « quitte ou double » où il lui a fallu, jusqu'à maintenant toujours « quitter »; et il n'y a que les fanatiques du déterminisme historique pour se réjouir d'une crise que nous n'avons pas choisie, en s'efforçant de croire que le dieu histoire ne nous abandonnera pas dans ces moments difficiles. La crise ce n'est pas nous qui la choisissons et nous avons appris autant à la craindre qu'à nous en réjouir.

Il reste qu'elle est là, il ne sert à rien de faire comme si tout allait continuer comme auparavant, même s'il subsiste quelques chances que tout puisse se tasser et s'arranger. Or qu'est ce que proposent les mouvements socialistes et communistes (les seuls qui comptent en France actuellement) dans cette période de crise ou de pré-crise ?

1) LE PROJET SOCIALISTE

Le courant socialiste propose le « socialisme dans la liberté », c'est-à-dire la transformation du système économique capitaliste dans le respect des règles démocratiques telles qu'elles existent (mais en les développant) dans les démocraties de type occidental : le suffrage universel avec plusieurs partis, la « liberté » de la presse, l'« indépendance de la justice, etc... »

Ce projet politique est un projet dangereusement utopique car il ne tient aucun compte des conditions réelles d'une crise économique et sociale et d'une victoire de la gauche sur la base d'un programme socialiste, anticapitaliste.

Quelques soient les conditions précises de cette victoire on peut affirmer avec certitude que celle-ci s'inscrira dans le cadre d'une grave crise sociale. Soit que celle-ci précède et explique la victoire de la gauche, soit qu'elle naisse de cette victoire elle-même. On peut imaginer en effet que la gauche puisse gagner un jour les élections par le déplacement de quelques centaines de milliers de voix, dans un contexte qui ne soit pas celui d'une crise. On peut être sûr que la victoire acquise, la crise se déclenche inévitablement pour peu que la gauche prétende appliquer ne serait-ce que le centième de son programme « anti-capitaliste ». Aucun dirigeant socialiste ne peut croire qu'en cas de victoire électorale les ouvriers ne descendront pas dans la rue n'occuperont pas les usines, n'exigeront pas immédiatement la satisfaction de leurs aspirations. Pas plus qu'il ne peut croire que les forces sociales conservatrices attachées à l'ordre capitaliste ne descendront pas également dans la rue pour lutter, par tous les moyens contre le « péril rouge » quelques soient les apaisements et concessions accordés par le gouvernement. L'arrivée de la « gauche unie » au pouvoir, c'est la certitude de voir s'ouvrir ou s'aggraver la crise sociale. Or une crise sociale, qu'est-ce que c'est ?

C'est le développement de la lutte de classes, c'est l'affrontement direct entre ceux qui espèrent voir changer les choses dans les quartiers, les usines et dans leur vie et ceux qui ont une peur panique de ces changements; c'est la paralysie progressive des mécanismes politiques, juridiques et idéologiques traditionnels, chargés d'assurer le bon fonctionnement de la société dans les périodes calmes. C'est la mobilisation de millions d'individus qui sortant de leur vie privée de famille, de travail, de loisir, font irruption dans la vie politique, dans les manifestations, les meetings et surtout dans les multiples associations, comités, ligues, partis, organisations paramilitaires qui court-circuitent les institutions politiques et sociales de la période antérieure.

L'arrivée de la gauche au pouvoir c'est la certitude de voir se développer partout dans le pays une agitation sociale et un affrontement de classes échappant complètement aux mécanismes «démocratiques», «institutionnels», propres aux démocraties occidentales, ces mécanismes que le P.S. prétend justement respecter scrupuleusement.

Le projet socialiste est un projet utopique qui s'est toujours traduit dans les faits de trois grandes façons:

-Par l'écrasement de la gauche qui, en voulant comme au Chili respecter les règles démocratiques laisse les forces sociales de droite se mobiliser, paralyser le pays et rétablir, par la force et par le fascisme, leur emprise sur la société.

-Par le passage à droite du P.S. lui-même qui, au nom des libertés et du refus du communisme s'appuie sur les appareils répressifs comme l'armée ou la police pour obliger, par la force, les ouvriers et les couches sociales qui subissent le plus durement la crise à accepter leur sort et à payer le prix d'un rétablissement du capitalisme. (La situation en Allemagne de 1919 est un bon exemple de cette possibilité sans parler de ce qui risque de se passer au Portugal).

-Par l'écrasement du P.S. au profit d'une prise de pouvoir communiste comme en Russie, en Tchécoslovaquie et partout où le socialisme d'Etat est parvenu à s'imposer.

En s'accrochant aux règles politiques des démocraties de type occidental les socialistes refusent de voir les transformations radicales que connaît le fonctionnement social dans les périodes de crise. Ils refusent de voir comment les relations politiques et idéologiques deviennent dominantes, comment elles escamotent et détruisent toutes les anciennes relations propres au système capitaliste. Si cette situation rend possible une destruction de l'ancien pouvoir d'Etat au profit d'un système politique réellement démocratique, elle rend également possible la mise en place d'un appareil politique, militaire et idéologique centralisé imposant son hégémonie à l'ensemble de la société.

Les crises économiques et sociales du système capitaliste sont pour l'Etat l'occasion de sortir de son rôle relativement limité de régulateur social, pour devenir la force sociale principale, le fondement d'une domination de classe reposant sur les relations politiques et idéologiques.

Prétendre défendre, dans le cadre de cet Etat, les «libertés» propres aux démocraties occidentales, croire que l'Etat, en période de crise, est le meilleur garant des libertés individuelles et de groupe, c'est défendre des idées creuses des libertés qui sont effectivement formelles car elles n'ont plus, socialement, aucune réalité.

Seul le développement d'un puissant mouvement anti-autoritaire luttant, dans tous les rapports sociaux, à la fois

contre le système économique capitaliste et contre le despotisme étatique que produit la crise de ce système, peut imposer un fonctionnement social sans exploitation et sans oppression.

Il ne s'agit plus alors de «socialisme dans la liberté» où la liberté se réduit à un supplément d'âme, incarné très provisoirement par quelques ministres humanistes, mais de socialisme libertaire où la liberté constitue un élément essentiel de la lutte révolutionnaire de masse contre l'autorité sous toutes ses formes et en particulier contre l'Etat.

2) LE PROJET COMMUNISTE

Si le projet socialiste relève de l'utopie, le projet communiste correspond à une possibilité réelle d'utiliser les crises économiques et sociales pour imposer un ordre social nouveau où le parti communiste peut jouer un rôle important.

Les structures de pouvoir que constituent les appareils communistes se sont rodées longuement à l'exercice du contrôle social de larges secteurs d'activité et plus particulièrement dans le contrôle de la classe ouvrière. Les crises, en donnant aux relations politiques et idéologiques un rôle dominant et en permettant à l'Etat d'imposer conjonctuellement son hégémonie, offrent aux appareils communistes la possibilité d'étendre son contrôle à l'ensemble de la société.

Machine politique construite pour l'exercice et la conquête du pouvoir, l'appareil communiste peut s'emparer des appareils d'Etat pour les subordonner et les intégrer à sa propre structure. Cette possibilité pour un appareil politique centralisé et autoritaire d'investir, dans une conjoncture de crise, les appareils d'Etat capitalistes n'est pas propre à l'appareil communiste. Les partis fascistes, italien ou allemand ont profité de la même logique sociale, des mêmes possibilités qu'offrent le caractère dominant des rapports politiques et idéologiques et la mobilisation de millions d'individus, pour s'emparer des appareils d'Etat. Ce qui distingue les appareils communistes c'est la permanence et l'autonomie d'une structure politique qui a appris à se reproduire durablement dans le cadre permanent de la lutte des classes.

Nés de la crise elle-même les partis fascistes n'ont pas pu se développer en structure politique suffisamment forte pour éviter leur soumission à des leaders charismatiques, leur dissolution dans le fonctionnement des appareils d'Etat, leur soumission à l'influence des institutions et des idéologies propres aux forces sociales qui les soutenaient, leur soumission à la logique économique produisant ces forces.

Les partis communistes disposent au contraire d'une longue expérience de reproduction dans le temps; en s'emparant des appareils d'Etat ils sont capables non seulement de se soumettre ces appareils mais aussi de briser tous les mécanismes économiques et sociaux antérieurs pour imposer durablement à l'ensemble d'une société donnée une domination de classe où les rapports politiques et idéologiques restent dominants.

Face au songe-creux socialistes les communistes représentent une réelle possibilité historique: le socialisme d'Etat. Ce type de société de classes est bien sûr tout aussi inacceptable que le capitalisme et les socialistes ont raison de le refuser; on peut seulement constater qu'ils ne proposent rien de réel pour l'éviter et pour construire une société nouvelle libérant les travailleurs et tous ceux qui subissent l'oppression de la vie actuelle.

3) L'EXTREME GAUCHE

Il y a peu de choses à dire de l'extrême gauche. Elle se contente de multiplier des caricatures de partis communistes qui aspirent, tout comme ces derniers, à utiliser les luttes sociales et les crises pour étendre à l'ensemble de la société leur domination et le type de relations qui les constituent. De ce point de vue il n'y a pas de différences entre les multiples organisations trotskystes et les multiples organisations staliniennes (maoïstes).

Reste l'ultra-gauche:

Par de nombreux points l'ultra-gauche est proche du courant anarchiste; comme lui elle refuse dans ses activités les relations autoritaires propres aux organisations de type communiste; comme le courant anarchiste elle récuse le type de société qui s'est instauré en U.R.S.S. ou en Chine comme étant des sociétés de classes où règne l'exploitation. Comme le courant anarchiste elle voit dans la mobilisation des travailleurs, dans les institutions nouvelles produites par cette mobilisation (comités de quartier, conseils ouvriers, associations multiples....) les bases d'une société nouvelle, sans classes dominantes.

Ces positions communes expliquent les relations et la cohabitation fréquentes entre les anarchistes et les ultra gauches. Avec une énorme divergence cependant, divergence que les anarchistes n'ont peut être pas suffisamment explicité.

L'ultra-gauche en récusant l'utilisation idéologique du marxisme dans la pratique sociale des organisations de type communiste, a paradoxalement développé jusqu'à l'absurde ce qui, dans le marxisme, permet cette utilisation idéologique, à savoir l'économisme et le «providentialisme». Pour l'ultra-gauche comme pour les marxistes «politiques» l'histoire des sociétés a un sens et elle peut s'expliquer «scientifiquement» dans le cadre d'une théorie où l'économique est la clef de toute explication. Je ne veux pas passer en revue et en détails toutes les conséquences de cette position. Globalement elle conduit les individus qui s'en réclament à un «spontanisme déterministe» exacerbé: Comme Marx l'a montré, le capitalisme conduit spontanément, donc nécessairement, à une société sans classes. Il suffit d'attendre que l'histoire fasse son oeuvre, tout événement contraire n'étant qu'une péripétie de la longue agonie du polymorphe capitalisme.

Détenteurs du «Savoir» l'ultra-gauche ne prétend pas utiliser sa science comme justification à un pouvoir politique totalitaire guidant «scientifiquement» la société vers sa fin historique. Elle se contente de perpétuer des groupes théoriciens ésotériques, extrêmement élitaires et hiérarchisés mais dont le danger social général est nul. En attendant cependant elle laisse la société se transformer de façon le plus souvent imprévisible en se contentant de ressasser les écrits de Marx au lieu de développer les analyses nouvelles dont nous avons besoin. Elle tend plus spécialement à bloquer, au nom d'une théorie où l'économique est la clef de toute explication, une recherche essentielle sur le rôle du politique et de l'Etat dans le fonctionnement et l'histoire actuelle des sociétés.

De ce point de vue il est vrai le courant anarchiste ne peut que s'en prendre à lui-même, à son incapacité à développer les intuitions fondamentales de l'anarchisme, et à sa fascination devant les dogmes marxistes.

4) LE PROJET LIBERTAIRE

Il n'est pas possible d'exposer un projet qui n'existe pas dans les faits comme les projets socialistes ou communistes, et qui ne peut pas naître dans la tête de quelques individus.

Pourtant le développement d'un tel projet, capable de mobiliser des militants et d'offrir un autre choix que le mouvement socialiste ou communiste, apparaît possible. Il suffit, pour s'en convaincre, de voir l'importance que revêt actuellement la contestation dans tous les secteurs de la société, l'importance des luttes et des attitudes anti-autoritaires. Ces luttes et ces attitudes en se développant dans l'ensemble des rapports sociaux constituent le point de départ du seul barrage capable de s'opposer aux dictatures de droite ou de gauche qui nous menacent actuellement. Mais on ne peut parler que de point de départ car ces luttes, dont la force est d'être présentes dans tous les secteurs de la société doivent faire apparaître le type de projet social et politique dont elles sont porteuses. Elles doivent en particulier se dégager des idées qui dominent actuellement à gauche et qui tendent à les récuser comme dangereuses ou utopiques au moment où elles sont le plus nécessaire. D'où l'importance d'une réflexion idéologique, du regroupement de tous ceux qui, anarchistes ou non, sentent, intuitivement ou en ayant réfléchi sur les expériences passées la nécessité d'élaborer un projet social différent des projets socialiste ou communiste.

La crise que connaît actuellement le capitalisme constitue sans doute le problème numéro un sur lequel il faut réfléchir. Il faut essayer de comprendre ce qui se passe dans les périodes de crise; pourquoi dans ces périodes l'Etat peut jouer un rôle essentiel et, dans certains cas, imposer durablement son hégémonie et son oppression sur l'ensemble de la société. Cette critique du rôle de l'Etat et des rapports politiques et idéologiques autoritaires ne constituent sans doute pas l'élément essentiel d'une lutte efficace contre la montée des régimes totalitaires. Tout se joue dans la capacité d'une masse importante de gens à refuser les embrigadements, le fétichisme des organisations autoritaires, des chefs et des «sauveurs suprêmes»; mais cette capacité à résister aux mécanismes autoritaires suppose de pouvoir également résister aux forces idéologiques qui nient les dangers de l'embrigadement, des chefs, des dirigeants, de ceux qui pensent pour nous et en fin de compte de l'Etat. Seul l'anarchisme a jusque là essayé d'opposer aux idéologies dominantes cette critique de l'autorité, du pouvoir et de l'Etat.

Les étiquettes n'ont pas d'importance ou plutôt leur importance est négative car elles servent le plus souvent à masquer le regroupement en clans, le fanatisme, le chauvinisme; si demain parvenait à se constituer en France un mouvement luttant contre les rapports autoritaires et contre la domination étatique, je n'irais pas vérifier si ce mouvement porte l'étiquette anarchiste. Mais les mots eux ont de l'importance. Or il ne fait de doute pour personne que mettre en avant la lutte contre l'autorité et l'Etat au profit d'une vie sociale libre et sans classes dominantes c'est être anarchiste, c'est se réclamer de l'anarchisme.

La réflexion sur la crise actuelle et sur les dangers que représentent les Etats dans cette période de crise ne constitue qu'un élément d'une réflexion plus générale. Que le fascisme ou le socialisme d'Etat nous guettent c'est une situation conjoncturelle. Mais la crise n'est pas inéluctable, les incertitudes sur son ampleur empêchent de tomber dans le catastrophisme même si des pays proches de nous risquent de connaître le joug de la dictature. Notre réflexion devrait porter également sur l'évolution à plus long terme du capitalisme, évolution qui exige, comme les crises, l'existence d'un mouvement libertaire capable de s'opposer à l'esclavage qui nous menace.

Dans son développement le capitalisme n'est pas seulement en train de détruire les bases naturelles de notre existence comme le montre bien les mouvements écologiques, il est également en train de détruire l'autre élément de la nature que constituent les hommes et les femmes. Avec le capitalisme l'opposition de l'homme à la nature a créé une structure sociale, économique et politique de plus en plus complexe, un système autonome, une machine aveugle dominant et détruisant, pour sa propre reproduction, les deux termes de la contradiction qui l'avaient fait naître: l'homme et la nature.

Les hommes, c'est à dire les individus biologiques vivant dans la société actuelle, sont peu à peu enchaînés à la reproduction du système qui est sensé les faire vivre; ils voient peu à peu leur existence devenir de plus en plus difficile dans le cycle absurde de la production et de la consommation qui n'ont plus qu'une seule fonction: reproduire le capital. Les crises sociales graves, en sanctionnant cette absurdité et le caractère inhumain du système actuel, donnent à l'Etat et aux rapports politiques l'occasion d'imposer un autre joug que celui du capital; elles ne constituent pas le seul fondement d'une domination étatique, politique et idéologique.

En rendant de plus en plus difficile la vie subjective des individus et en détruisant rapidement les institutions de la société civile chargées de leur faire accepter leur rôle social (famille, paroisse, quartier, associations diverses...) le développement du capitalisme impose, comme les crises, une intervention croissante de l'Etat dans l'ensemble de la société.

L'Etat capitaliste est progressivement obligé de mettre en place un gigantesque appareil de contrôle social chargé de remplacer ou de soutenir les institutions traditionnelles de la société civile. Le développement continu des services de police, l'énorme développement des «organismes sociaux» qui, de psychiatrie de secteur aux aides ménagères, tendent à assurer dans le moindre détail les gestes les plus simples des individus dont le système général a besoin pour se reproduire, ne constituent sans doute qu'un des aspects, le plus voyant, du contrôle croissant qu'exerce l'Etat sur l'ensemble de la vie sociale.

Les crises sociales et les régimes de dictature étatique qu'elles provoquent ne constituent qu'un des dangers possibles du développement actuel du capitalisme. Celui-ci peut digérer les crises et s'opposer à l'extension du socialisme d'Etat, mais c'est pour mettre progressivement en place des régimes totalitaires qui pour être très différents du socialisme d'Etat constituent, au même titre que lui, un ordre social repressif, inhumain dont on risque de ne plus pouvoir sortir.

Là encore le développement des luttes anti-autoritaires, le refus des gestes les plus simples que le pouvoir, par mille moyens, essaie de nous imposer constitue le seul barrage à la mise en place d'une société totalitaire et inhumaine. Là encore le développement d'un mouvement libertaire capable d'arrêter la logique capitaliste sans tomber dans un autre régime d'oppression constitue le seul espoir de construire une société qui serait effectivement au service du bonheur de l'homme.

En nous regroupant, même en tout petit nombre, même au moyen de journaux aussi confidentiels qu'I.R.L. nous contribuons au développement de ce mouvement libertaire. Il y a sûrement d'autres possibilités d'actions, de regroupements et de réflexions, il reste à en discuter, comme de tout ce qui précède d'ailleurs.

A LA PART-DIEU

J'y suis allé comme tous (ou presque) les lyonnais. Par curiosité, comme on l'a tous prétendu. Une curiosité que je me plais à qualifier de critique mais qui n'est guère en définitive, différente de celle des autres. D'où une première constatation: ce genre de publicité propagande masquée, ça marche, au moins dans un premier temps.

Deuxième constatation: si vous y allez en voiture, le jeu des flèches et des couloirs vous amènera insensiblement et irrémédiablement vers les parkings payants, à moins que vous ne trouviez l'audace, avant de vous sentir englouti, de franchir la sainte ligne-blanc-continue, au risque de vous faire traiter de radin par ceux qui n'ont pas osé en faire autant. Faute de quoi il vous en coutera quelque chose comme 5 francs pour avoir le privilège, après avoir tourné en rond pendant un certain temps, de déposer votre sacrée auto entre deux traits blancs et de l'y laisser deux heures. Un jour on trouvera sans doute le moyen de détraquer cette magnifique réussite du système capitaliste qui permet à des compagnies privées de s'enrichir en ne rendant, littéralement, aucun service puisqu'elles sont seulement concessionnaires.

A part ça, d'un point de vue purement architectural, moi, je trouve que c'est beau. Un peu de la beauté qu'on trouve dans les plans approuvés par Hitler pour la rénovation de Berlin. Ce qui prouve que notre mégalo maniaque local est plus subtil que le furher, puisqu'il réussit à faire aboutir ses projets. On y retrouve la même conception figée et fonctionnelle. Tout est prévu, les magasins par-ci, les magasins par-là, les trucs à regarder et même les bancs publics pour les amoureux qu'on pourra contempler du deuxième étage.

Et si on a envie d'échapper à la retape commerciale on se retrouve cerné par la culture: l'auditorium d'un côté, la bibliothèque de l'autre. Et puis tout a été programmé. Essayez seulement d'écrire sur les murs ou de pisser contre eux! D'abord, il n'y en a pas. Si vraiment vous avez besoin de vous défouler, vous vous retrouverez dans les lieux prévus par l'animation.

Pour que le climat soit plus sain, on a préalablement détruit tout ce qui restait du quartier environnant. Les bécots, les vieux et les autres se sont retrouvés en vitesse dans une ZUP quelconque. C'est un peu ce qui est prévu à la Croix-rousse, mais là on ne fera pas dans le centre commercial, culturel et administratif, mais dans l'espace vert.

Ainsi tout sera en place: des lieux pour travailler, des lieux pour dormir, des lieux pour regarder, des lieux pour se détendre, des lieux pour rire? Qu'est-ce que ça veut dire, monsieur Pradel?

Il n'est pas interdit de rêver, pas encore. Ce genre de machin grandiose, il me semble que ça doit pouvoir se détourner. D'abord, on doit pouvoir piquer assez facilement. Et puis quand un truc se détraque, ça doit semer une pagaille monstre. Et, peut-être qu'un jour, tous ceux qui ont été chassés des alentours pour permettre cette belle réalisation de prestige, tous ceux qui ont été d'un peu partout vont débarquer, pour rigoler, quelle fête alors!



MOI MON COLON CELL' QUE J'PRÉFÈRE

carnet de route d'un poilu de 14-18!!

Salut,

Tu me demandes depuis un bon bout de temps un papier, un articulet pour ton canard bien sympa «Iral». Mais de quoi pourrais-je bien parler ? «Ce que tu veux, ce que tu aimes», tu réponds. «Ce que tu voudrais y lire et que tu ne trouves pas dans un autre journal». Tiens, c'est simple !

J'aime bien les articles sérieux, les théoriques, les «de-fond», mais ils me donnent vite le vertige. Et puis, comme disait l'autre, «antimilitariste comme je suis, tu voudrais pas que j'aie des idées générales».

J'aime bien les vieux qui racontent des histoires sur leur vie, avec les chienneries et les trucs marrants qui leur sont arrivés... leur époque qui est un pays étrange où l'on ne pourra plus aborder... leurs rêves, l'amour, la mort, les flics et les copains, les cons et les gentils... toutes les belles images qui montrent qu'on est les mêmes à un poil près et qu'il faudrait pas grand chose pour que l'existence soit un peu plus supportable.

Tiens, j'en connais une chouette d'histoire qu'un vieux m'a racontée. Je ne l'ai jamais connu : il était mort avant même que je sache qu'il existe. Dans sa baraque toute simple de paysan, il s'était aménagé un coin où il pouvait rester des heures tout seul. Un genre de bibliothèque, fermée à clé. Personne n'avait le droit d'y pénétrer. Surtout pas sa femme... C'est seulement quand il est mort que les héritiers, pressés, sont entrés dans son arrière-boutique.

Une petite pièce sombre emplie de bouquins dépareillés et d'objets sans valeur : photos, bibelots naïfs, chapeaux... Ça ressemblait pas mal à un musée, un musée qu'il aurait construit en son honneur. Il avait patiemment accumulé la brocante rencontrée au cours de son existence et l'avait disposée avec un soin méticuleux sur de larges étagères qui entouraient la pièce. Aux murs deux drapeaux tricolores brodés, une médaille dans une boîte vitrée, un casque de combattant de la guerre de 14... Une grande photo encadrée représentant un «poilu», petit, maigre, insignifiant : lui.

Avec l'impression de mal faire, oppressé par cette ambiance si particulière, j'ai pris un petit carnet noir, glissé entre deux bouquins. Il était couvert d'une écriture minuscule et maladroite, au crayon ou à l'encre violette. Il racontait la guerre de 14-18 qui fut le choc, la cassure de la vie du petit homme. De quoi rester englué toute sa vie dans la boue. De quoi en tous cas désirer un endroit retiré. Je te le livre tel quel. Pas de littérature, pas d'effet en trompe-l'œil, pas de progression. Dis-moi si tu aimes...

o o o o o o

«Le 25 janvier 1915 bombardement terrible. Nous recevons deux marmites sur la cagna du capitaine, recouvrant celui-ci en entier. Je l'ai sorti de terre, tellement j'ai gratté avec les mains pour le sortir que les ongles sont tout usés et les bouts des doigts me font mal. Mort du caporal fourrier. Il a la tête prise entre une poutre et son fusil. Le bout du fusil lui est entré dans la tête. Il est mort sans pousser un cri. Le sergent qui se trouvait à côté de moi a été assomé par une poutre qui lui a fen-

du le crâne. Je n'ai pas pu lui porter secours, étant occupé à déterrer le capitaine.

Le 26, 39 marmites plus 15 entre midi et deux heures. Toutes sont tombées autour de nous. Une n'a pas fait explosion. Elle nous ont tué un légionnaire qui a eu le crâne fracassé. Le 26 au soir, j'ai accompagné le capitaine à l'infirmerie pour lui soigner ses contusions. Le 27 toujours la canonnade. Le 28 de même. Le 29 au matin descente à Beurieux pour se reposer 4 jours.

J'ai écrit cela afin d'en conserver le souvenir car ce sont les heures les plus affreuses que j'ai connues. Plus de 10.000 obus sont tombés sur les positions que nous occupons. Les marmites ont 1m05 de long. Ce que je n'ai pas dit, c'est que j'avais perdu tous mes bagages dans ce bombardement.

Nous nous cantonnons à Beurieux, dans la propriété de M. Hanateau, tout est à la débandade, on se sert de tout. Cela fait de la peine de voir de si belles choses abîmées. Ce qui m'a le plus impressionné, c'est cette boue et la saleté qui régnait lors de notre passage. Pas d'habitant. Tous partis, laissant tout. Nous avons cantonné chez le curé et dans l'église. Cette pauvre église n'a plus de clocher. Tout a été bombardé par les boches. Les soldats couchent dans l'église.

Ce qui fait de la peine, c'est de coucher sur de la paille non battue et l'avoine de même. Les champs sont encore ensemencés. Les betteraves et les pommes de terre sont encore en terre au mois de janvier. Que de ruine pour les pauvres gens qui ont eu tant de mal à se mettre un abri sur la tête. Comme vivres, on ne trouve rien. Le vin est très cher : 1 franc le litre, et quel vin ! Tout est très cher, l'habitant en profite. J'ai payé du vin rouge en bouteille 3F50, un pot de confiture 2F50. Cela en temps de paix ne vaut pas plus de 1F25 et même moins.

J'ai cherché une femme pour laver mon linge et celui du capitaine. On ne veut pas nous blanchir sous prétexte que nous avons des poux. Les légionnaires ont une mauvaise réputation, je ne comprends pas cela, pourtant il y a de braves gens dans les engagés volontaires. De la fenêtre de la maison où nous cantonnons je vois l'Aisne qui déborde, tout est inondé. Le village est vieux. En temps ordinaire cela doit être bien mais cela ne vaudra jamais notre belle Savoie et surtout Evian-les-bains.

Les boches sont venus sur les tranchées du 34ème avec de grands couteaux et des musettes pleines de grenades. Nos tranchées font suite au 34ème. Il y avait trois soldats du 34ème qui sont venus se réfugier dans nos tranchées. Tellement ils avaient eu peur, ils avaient oublié leurs fusils. Le lieutenant Revillac leur a remonté le moral.

C'est devant ces tranchées que sont des cadavres de soldats allemands et français qui sont là depuis le mois de septembre. Tous les jours on voit les corbeaux venir le s manger. Nous en avons trouvé un devant les fils de fer. C'était un soldat français du 57ème d'infanterie nommé Du plat, de Libourne. Nous l'avons enterré. On a trouvé sur lui un portefeuille contenant deux photographies de sa femme et de son enfant plus 35 francs. Il était en décomposition, on ne voyait plus que les poils de sa barbe. Ce sont deux sergents qui l'ont enterré pendant la nuit car l'on craignait que les boches nous tirent dessus. Le 13, il fait un brouillard très épais, aussi tous les soldats se pro-

mènent sur les tranchées. On a même été devant les tranchées des boches là où il y a tous les cadavres des soldats tués au mois de septembre. Ils sont noirs, ce sont de vrais squelettes, ils sont momifiés. Il ne reste rien. Il y en a à qui il manque un bras, d'autres qui ont la tête en moins, d'autres ont le corps traversé par un éclat d'obus. C'est rudement vilain à voir.

L'après-midi vers deux heures cinq marmites. Une a crevé une cagna, les autres ont éclaté un peu plus loin. Le soir ils nous ont flanqué quatre coups de 77 dont un a éclaté dans la tranchée, nous tuant un soldat qui était en sentinelle au créneau. Le pauvre a reçu toute la décharge. Il est criblé de balles. C'était un russe polonais. On l'a enterré à 6 heures du matin vers la cuisine. Le capitaine a récité le notre père et le salut à Marie. Depuis que nous sommes là, celà fait 9 tués et 20 blessés.

Le 2 on a amené un déserteur qui voulait aller chez les boches. Celui là, il a eu son affaire réglée. On l'a fusillé le jour de Pâques devant le château. Il est mort en criant «vive la France». On l'a enterré dans le bois. Lundi de Pâques il pleut, il fait un temps d'hivers. Rien de nouveau qu'une vive canonade dans la nuit du côté de Soissons.

Du 1er au 12 rien que quelques marmites. Il en est tombé une sur la réserve qui nous a fait 18 blessés et deux morts. C'est le premier obus qui fait tant de victimes au bataillon. Le 17 une marmite est tombée sur un boyau tuant 7 hommes. Ils étaient littéralement en bouillie. On ne les reconnaissait plus tellement ils étaient hachés.

* * * * *

COMME UNE BLESSURE

Femme-barricade au delà des ans
Femme barricade pour tous les mendiants
De la Butte Rouge au baigne là bas.
Pour cette commune que je porte en moi
Comme une blessure
Louise Michel, d'un rêve présent
Louise Michel d'un autre printemps
De cerises noires rue des insoumis
Femme de révolte et de graffitis
Gravés sur les murs.

Symbole de nuit pour les Versaillais
Symbole des femmes qui se sont levées
Tant de cris jetés pour la liberté
Dans ce monde clos qu'on nous a bradé
Au vent des ordures.
Louise Michel de la contre-histoire
Il pleut ce matin sur un Paris mort
Des femmes refont un coin du décor
Une autre parure.

Louise Michel d'un autre regard
Louise venue d'une autre mémoire
Il me reste encore tes mots en allés
Tes bribes de vie que je chanterai
Comme un e blessure
Comme une blessure.

Joan Pau Verdier

chanté par
Francesca Solleville
aujourd'hui les femmes
(chants du monde)

LES IDEOLOGIES ET LES : PEUPLES A PROPOS DU KURDISTAN



Birà rê bé, bira dûr be,
birà buhr be, bira kur be
bira keç be, bira pîr be
bira avis be, bira di deren gi be.....
S'il y a un chemin, qu'importe s'il est long
s'il y a un gué, qu'importe s'il est profond
si elle est vierge, qu'importe si elle est vieille,
si elle est enceinte, qu'importe si le terme tarde...
(poème populaire et proverbe kurde)

Mourir pour toi, Kurdistan, rien n'est plus beau
Être maître chez soi et fièrement chanter en kurde
Dans la flamme de nos armes célébrant la gloire
De notre race millénaire, de notre terre chérie.
Être libre, aimer, croire et mourir.
Interroge cette fontaine, elle te dira
Que, dans son murmure, il y a mille soupîrs
Mille larmes, mille révoltes et mille espérances.....



Avant de parler du problème spécifique du Kurdistan je pense qu'il faut discuter de l'attitude des intellectuels et idéologues de gauche et d'extrême gauche face au monde arabe pour comprendre leur réaction face à la solution quasi finale des États du moyen orient appliquée à leurs populations kurdes.

Lors de la guerre d'Algérie, l'ardeur anti-colonialiste de beaucoup d'intellectuels de gauche les a brusquement poussés vers un sentiment pro-arabe généralisé et absolu, utilement relayé par la cause palestinienne après la fin de la guerre d'Algérie. Celà les a conduits à une idéalisation des arabes dans tous leurs actes, passés, futurs et présents, en les intégrant dans le mythe de la victoire finale et maximale, idéalisée autant que peu connue réellement, seulement intéressante comme symbole du caractère nocif du système contre lequel on se dresse. Ainsi l'arabe vint prendre la place qu'avaient occupée, ou occupaient encore le

Prolétaire abstrait et le juif abstrait dans leur esprit. L'engagement pas trop réfléchi dans le style par le militant ou le snob de gauche, a besoin d'une victime de ce genre sur laquelle on puisse polariser les sentiments d'indignation qui le justifient.

Il est clair que les victimes en question n'intéressent leurs défenseurs que dans la stricte mesure où elles leur permettent d'attaquer sans grand risque personnel leur propre société.

D'où l'ignorance effarante de ces situations-alibis. Il a eu des concurrents sérieux, le vietnamien, le noir des U.S.A., le sud américain (chilien de préférence). Mais après la fin de la lutte pure et héroïque du peuple vietnamien, maintenant qu'il est confronté à l'exercice beaucoup moins exaltant du pouvoir, la cote du palestinien va remonter. Mais ils ont déjà été confrontés à une reconsidération tragique lorsque la cohabitation de l'arabe et du juif abstrait est devenu impossible après la guerre de juin 67. Il est assez piquant que ceux qui ont placé au centre de leur doctrine l'idée de contradiction immanente à tout phénomène naturel ou social se refusent à voir cette contradiction dans leur pensée et leur action même. Ceux-ci ont sauté à pieds joints dans un sentiment pro-israélien ou pro-arabe militant et surtout guerrier. **L'inconscience des révolutionnaires parisiens ou autres est époustouflante quand ils poussent des peuples lointains à suivre une voie sanglante et pénible, persuadés qu'elle apportera le bonheur aux survivants, si il en reste. Croient-ils que le prolétariat espagnol est près à envisager d'un cœur léger une insurrection contre le capitalisme phalangiste ? Ont-ils pensé qu'une des bases racinées dans la population des programmes réformistes est la peur, la simple peur de subir un véritable cataclysme avec son cortège de morts, de tortures physiques et morales.** S'il est une des faces de la révolution sociale qu'il ne faut pas oublier, c'est bien celle-ci; mais leurs appels à l'insurrection s'adresse bien entendu toujours aux autres, notamment à ceux des pays étrangers.

II De toute façon, la légitimité de la lutte d'un ensemble d'hommes exploités ou opprimés ne suffit pas à garantir la justesse de leurs programmes, de leurs stratégies et de leurs tactiques. Aucun peuple n'est entièrement pur et innocent, tous les bourgeois ne sont pas à fusiller d'office, et il est absurde de s'orienter dans le monde complexe des luttes mondiales d'aujourd'hui suivant les options simplistes et inconditionnelles de l'amour et de la haine. L'amour de soi que développe le nationalisme, encouragé par des européens se sentant plus ou moins coupables, produit toujours les mêmes aveuglements néfastes, que ce soit chez les individus ou les groupes. De ces luttes qu'ils soutiennent si inconditionnellement nous n'avons aucune garantie qu'une fois réalisés en Etat (comme l'état-croupion palestinien qui sera certainement réalisé en Cisjordanie et à Gaza), ils ne se transforment en oppresseurs à leur tour, notamment envers leurs «administrés». Ceux qui mettent en avant leur peuple victime (les comités Indochine-Palestine) afin de désarmer la critique, qui se forgent une intransigence politique en soutenant des positions extrêmes dont ils ne subissent pas les conséquences, mais s'en servant pour leur auto-satisfaction et leurs avantages personnels, n'ont droit qu'à notre mépris. Cette vision s'est particulièrement ressentie dans leur jugement sur les tentatives d'arabisation et de domination des arabes d'Irak vis à vis des Kurdes et des Arabes du Soudan vis à vis des peuples noirs du Sud de ce pays.

Le soutien implicite de ces dominations est encore plus vif quand il se drappe derrière la lutte anti-impérialiste : on peut dénoncer tant qu'on veut les collusions réelles ou imaginaires des Kurdes et des Sud-soudanais avec des puissances impérialistes (U.S.A. et IRAN pour les Kurdes, ETHIOPIE impériale pour les sud-soudanais). Mais ils cherchent, suivant les lois éternelles de la politique politicienne, à s'appuyer sur les ennemis de leurs adversaires. On ne peut le leur reprocher ni voir là la participation à un complot international. On peut toujours trouver des excuses progressistes à toute politique de domination. Ainsi, une part importante de la gauche justifiait son refus de soutenir l'indépendance algérienne de crainte qu'elle ne devienne un satellite américain.

III Un exemple de cette attitude nous est fourni par l'article de Pierre Delcourt dans le Politique-Hebdo n.170 du 17-23 avril 1975.

Commentant l'écrasement de la guérilla kurde par l'Irak après dix ans de combats, il déclare ingénument : «Nous n'avons certes pas pour habitude de nous ranger par principe dans le camp des vainqueurs et le spectacle de la débâcle kurde et des souffrances qu'elle a engendré ne peut nous laisser indifférents mais la direction du Parti Démocratique Kurde et son organisation militaire se devaient de tirer les leçons de l'amer et cruelle expérience d'alliance avec le diable dans laquelle ils se sont fourvoyés». Ceux qui prenaient Barzani (dirigeant du P.D.K.) pour un agent soviétique après son séjour de 12 ans en URSS de 45 à 58 et son titre de général de l'armée rouge se trompaient autant que ceux qui ne veulent voir en lui actuellement qu'un «agent de l'impérialisme». E

Expression d'un peuple qui veut son auto-détermination (comme l'atteste la violence des insurrections de 1925, 28 et 37 au Kurdistan turc; de 45-46 au Kurdistan Iranien; de 1925, 32, 43-45, 61-75 au Kurdistan irakien), incapable de lutter seul contre un gouvernement disposant des armes les plus modernes et du soutien plus ou moins avoué des puissances qui ont besoin du pétrole, le PDK a bien été obligé de se tourner vers l'Iran quand l'URSS a décidé après ses déconvenues en Egypte de jouer à fond la carte irakienne. C'était bien courir le risque d'être sacrifié au gré d'un changement d'alliances comme celui de mars 75 où l'Iran a échangé la carte kurde contre le désarmement du courant anti-iranien dans les pays arabes, la neutralisation de l'Irak, la reconnaissance de sa prééminence dans la région, la garantie de la circulation des pétroliers dans le golfe persique.

Malgré ses protestations de bonne foi, le reporter de P.H. prend parti pour ceux qui sont du bon côté du manche de pioche, mais il risque de légitimer ensuite une terrible répression aussi réussie, car silencieuse, que le génocide arménien.

Mais il faut bien un argument politique solide et raisonné pour légitimer cet abandon et cette trouvaille, c'est le caractère «progressiste» du régime irakien. Or le régime militaire installé en 1968 a adopté la politique classique des bureaucraties «progressistes» (la bureaucratie administrative a toujours été très forte en Irak et en Egypte) :

- nationalisation des moyens de production : le pétrole exploité précédemment par l'IPC (Shell, BP, CFP) l'a été en 72.

- accumulation rapide du capital pour lancer l'industrialisation.

- planification impérative
- politique internationale «anti-impérialiste» et alliance avec l'URSS
- gommage des luttes de classe par le nationalisme et la lutte pour le développement
- disparition de la bourgeoisie en tant que classe organisée au profit des gestionnaires militaires et des technocrates
- tactique intérieure frontiste de soutien des partis (Baas-PCI) de soutien à la direction militaire

A ce moment là le PDK, en refusant de se joindre au front national dans le cadre du plan d'autonomie proposé, s'iso- lait tout en devenant le seul pôle d'opposition au régime. Les maoïstes, les socialistes, les nasseriens, les militants proches du Baas syrien et les minorités ethniques et reli- gieuses (Turkèmes, Assyriens, Chaldéens, Chrétiens nesto- riens) entrèrent dans la mouvance de la lutte kurde. Cette unification des oppositions au régime mettait en danger le statu-quo social que le pouvoir veut établir pour réali- ser le développement du pays, seule justification et base de son pouvoir politique. Le commentateur de P.H. fait preuve d'une désarmante naïveté lorsqu'il se demande quand le régime va appliquer la loi d'autonomie et qu'il ajoute : «Cette question rejoint bien évidemment celle de la nécessaire démocratisation de la vie politique en Irak. C'est ce pari que continuent de faire les forces progressis- tes qui soutiennent le régime». D'abord l'effondrement militaire kurde résoud le problème de l'autonomie vu le rapport de force favorable aux militaires, d'autre part les oppositions étant éliminées on ne voit pas les forces qui obligerait le pouvoir à se démocratiser. Suffit-il aux yeux de P.H. que des partis qui se sont auto-proclamés progressistes ou révolutionnaires soutiennent un régime, et que d'autre part celui-ci soit aidé par l'URSS pour qu'il devienne socialiste aux du monde ? P.H. pratique la mê- me accusation que le PC vis à vis de l'extrême gauche : tout ce qui conteste un pouvoir, socialiste est réactionnai- re.

CONCLUSION

Ainsi d'un trait de plume le scribe de P.H. renvoie la lutte d'un peuple aux oubliettes de l'histoire, légitimant à l'a- vance ceux qui feront tomber les quelques têtes qui sui- vront son échec. Le massacre de 1,5 million d'arméniens en 1915 s'est déroulé dans la passivité complice du mon- de, alors, l'exécution de quelques milliers de kurdes et l'a- bolition de tout ce qu'ils avaient obtenu (remise en cause du système tribal et féodal, réforme agraire, libertés poli- tiques, expression et enseignement en kurde...) ne souleva pas une bien grande tempête. **Malheur aux mouvements sociaux qui n'entrent pas dans le cadre théorique des idéologies dominantes. On peut ci- ter la boutade d'Alexandra KOLLONTAI («féministe» russe) «Si Lénine m'accusait un jour d'avoir volé les four- chettes du Kremlin, cela signifierait une divergence avec lui sur quelque point mineur du programme du parti». Mais la guerre est-elle encore idéologique ? Malgré ce qu'on dit dans les rangs du PDK, malgré la pré- sence d'Irakiens de gauche, de même qu'en Espagne en 36-39, une guerre révolutionnaire bien réelle tend une fois de plus à s'estomper dans le creuset de l'atrocité guer- re à outrance qui lui est imposée. Peu à peu les uns et les autres «chosifiés» afin de mieux se nier, de mieux se tuer,**

n'adhèrent plus qu'à un manichéisme simplificateur à un racisme élémentaire. Jean Marabini, l'envoyé du «Monde» qu Kurdistan en décembre 74 demanda à Gamen, un en- fant de dix ans de lui exprimer sa vie quotidienne. «Il s'empare d'un crayon et d'un bout de carton, représente en tirant la langue un avion survolant la montagne. En pointillé, des lignes sortent de son nez, s'incurvant vers la grotte où d'ordinaire il nous sert le riz et le thé». C'est sa vision apocalyptique de l'ennemi, sa façon d'avoir peur, de concevoir le monde. Faut-il accepter «les génocides qui vont dans le sens de l'histoire» ?

il nous faut un guépéou

par louis aragon (1931)

Je chante le Guépéou qui se forme
en France à l'heure qu'il est
Je chante le Guépéou nécessaire de France
Je chante les Guépéous de nulle part et de partout
Je demande un Guépéou pour préparer la fin d'un monde
Demandez un Guépéou pour préparer la fin d'un monde
pour défendre ceux qui sont trahis
pour défendre ceux qui sont toujours trahis
Demandez un Guépéou vous qu'on plie et vous qu'on tue
Demandez un Guépéou
Il vous faut un Guépéou

Vive le Guépéou figure dialectique de l'héroïsme
qu'on peut opposer à cette image imbécile des aviateurs
tenus par les imbéciles pour des héros quand ils se foutent
la gueule par terre.
Vive le Guépéou contre dieu Chiappe et «la marseillaise»
Vive le Guépéou contre le pape et les poux
Vive le Guépéou contre la résignation des banques
Vive le Guépéou contre les manoeuvres de l'est
Vive le Guépéou contre la famille
Vive le Guépéou contre les lois scélérates
Vive le Guépéou contre le socialisme des assassins du type
Caballero, Boncour, Mac Donald, Zoergibel
Vive le Guépéou contre tous les ennemis du Proletariat

VIVE LE GUÉPÉOU !

(1) célèbre police politique russe qui dans les années
trente a tué, torturé et déporté plusieurs millions de
personnes.

(2) célèbre poète français.

LOS GITANOS



La guitare, les chants, les danses chères à Frederico Garcia Lorca, c'est tout ce que l'on a tendance à retenir de la réalité, pourtant difficile et quotidienne du peuple gitan. Les gitans sont 150.000 en France dont 10.000 dans les Bouches-du-Rhône (6.000 à Marseille), 1.500 à 2.000 dans le Var, 2.000 à 2.500 dans le Vaucluse, 1.800 à 2.000 dans les Alpes de Haute-Provence et quelques dizaines de familles en Corse.

Leur implantation en France remonte aux débuts du XV^{ème} siècle, quand les premiers nomades en provenance du Pakistan vinrent planter leurs tentes dans le bassin parisien. Si l'on a l'habitude de les regrouper sous le nom de «Gitanes» les nomades appartiennent néanmoins à des familles différentes. Les purs Tziganes, ou roms sont étameurs, chaudronniers ou luthiers. Leurs femmes, jeunes et vieilles disent la bonne aventure. Les Manouches sont, quand à eux, à l'origine de la plupart des orchestres dits «tziganes». Le guitariste bien connu des fans de jazz, Django Reinhardt était un manouche. Viennent ensuite les Kales à l'accent fortement teinté d'espagnol; puis les Yémiches qui sont les plus nombreux, des gens du voyage et dont nul n'a pu donner de leurs origines une explication satisfaisante.

Victimes de la nouvelle ère du capitalisme qui tente de les disperser, de les intégrer et de les sédentariser, la plupart des nomades souhaitent continuer à vivre cette vie du voyage qui fut la leur depuis des siècles et qui les définit en même temps qu'elle a profondément marqué la structure de leur société.

Les autorités locales, nationales ou internationales et la plupart des politiciens affichent un mépris total de ce qui fait pour beaucoup leur personnalité et de ce qui est un choix, concernant leur vie quotidienne en tant que nomades.

Le racisme s'exerce à leur égard dans la plupart des localités où on ne leur offre aucune structure d'accueil où ils puissent s'arrêter et mettre quelques temps leurs enfants à l'école.

Alors que la plupart des organisations de gauche et d'extrême gauche intensifient leur propagande anti-raciste par rapport aux travailleurs français et émigrés, personne ne souffle mot sur l'hostilité des populations citadines et rurales à l'égard des nomades et de leurs activités. On a tendance à de plus en plus oublier qu'autrefois ils vivaient dans un milieu rural beaucoup plus peuplé que celui d'aujourd'hui et y trouvaient facilement du travail saisonnier. A présent ils ont tendance à chercher dans les villes, par le métier de ferrailleur par exemple (métier que la plupart n'aime pas), de quoi nourrir leur famille. Ils sont 6.000 ainsi dans la banlieue nord de Marseille, et sans aucune structure à leur disposition.

On oublie par ailleurs, que les gitans sont tenus, comme tout citoyen d'effectuer leur service militaire, de payer des impôts et des patentes. Que leur donne-t-on en échange? Rien. Savez-vous qu'il existe parmi eux, bon nombre de déserteurs et d'insoumis?

Certains objecteront que leurs moyens de subsistance sont souvent malhonnêtes ou déloyaux. Mais lorsque durant des années l'oncontient une agressivité refoulée, comment ne pas s'attaquer directement aux intérêts économiques du système par le pillage de certains entrepôts et magasins. Il s'agit là d'une compensation pour ces parias, perdant au fil des jours toute leur attachante personnalité, en échange de certains bienfaits matériels du capitalisme.

Leurs exigences ne sont pour l'instant que limitées; ils désirent que l'on crée sous leur propre contrôle dans chaque municipalité, des aires d'accueil. A l'heure actuelle, les Gitans ont de plus en plus tendance à poser leurs problèmes et les questions relatives à ceux-ci, c'est à dire la transformation de leurs conditions d'existence, de vie et la survie de leur personnalité.

Le peuple gitan est menacé dans ce qui fait de plus en plus défaut à l'ensemble des individus: un désir éperdu de liberté au sein d'une collectivité originale par son passé et une «culture folk» ayant donné naissance à des moyens d'expression permettant la libération des pulsions créatrices de chacun.

Les gitans ne font certes pas partie de la classe ouvrière, bien que certains aient été amenés à travailler quelques temps dans des entreprises. Ils ne font pas partie et ne constitueront certainement jamais une organisation nationaliste ou autonomiste. Si certains trouvent qu'il y a pas d'intérêt politique à poser les problèmes concernant la vie quotidienne des nomades, à mon sens cela prouve que leurs aspirations manquent de profondeur et de sincérité.

Alegria

Paco et arlesiano.

P.S. La collectivité gitane comporte certainement bien des contradictions et bien des individus formant cette collectivité sont atteints des maux dont nous souffrons tous. D'accord! Mais le problème reste posé et le débat n'en n'est pas fermé pour cela.

Un livre à lire: «Le peuple gitan», «Une culture folk parmi nous» de Francisco Botey, traduit de l'espagnol par Marie Laffranque aux éditions Privat à Toulouse.

«Tziganes et gitanes» J.P. Clebert et Hans Silverter ed. du chène

REMARQUES: Les Roms ne sont pas de «purs tziganes» mais une des tribus qui la composent.

Il n'y a pas de khale mais des Kaldevash qui vivent à Lyon, Montreuil et Marseille (2.000 en France) et qui ont un dialecte spécifique. Ils sont aussi chaudronniers ou ouvriers agricoles saisonniers.

Voir aussi le film «J'ai même rencontré des Tziganes heureux» d'un cinéaste yougoslave sur les tziganes de Belgrade et de Serbie.

Le suicide de nos copains ne peut pas nous laisser indifférent. Il n'est pas possible, pour nous, d'en faire quelque chose de « pathologique », d'en discuter comme ça objectivement. Nous savons bien que le désespoir, et la mort, sont une alternative possible à l'espoir que nous avons que les choses peuvent changer et qu'à ce changement nous participerons. Si nous nous contentions de la survie qui nous est imposée, nous ne serions pas en train, par exemple, de faire un canard, si dérisoire que cela puisse paraître, et nous paraîsse parfois.

Mais la société, c'est qui, c'est quoi? Ce qu'il y a peut-être de plus désespérant, c'est que c'est aussi nous. Si fort que nous luttons nous participons à cette merde, victimes et complices. Moi je me souviens du copain, et de ses appels auxquels je n'ai pas su répondre. Si nous avons pu créer entre nous des relations radicalement différentes de celles qui nous sont imposées, et nous collent à la peau, peut-être ne serait-il pas mort. Le pouvoir, l'État, le fric, toute cette ordure c'est aussi nous. En même temps que nous luttons contre toutes ses manifestations extérieures il nous faut l'extirper de nous-même. Et ce n'est pas le plus facile.

* * * * *

Trouvé dans les poubelles de la Part-Dieu...ce devis du cocktail d'inauguration du centre commercial, le 9 septembre 1975.

RECAPITULATIF

BUFFETS GENERAUX COCKTAIL ET COMMERCANTS	91 700 Frs H.T.
BUFFET CHASSE	15 400 Frs H.T.
BUFFET LYONNAIS	17 600 Frs H.T.
	<hr/>
	124 700 Frs H.T.
BOISSONS	
MATERIEL	
SERVICE	
MANUTENTION 20.80 POUR 500 PERSONNES	104 000 Frs H.T.
	<hr/>
	228 700 Frs H.T.

Installations pour le déjeuner conforme à la sécurité 3 850 Frs H.T.

Personnel du vestiaire 8 Personnes X 120 960 Frs H.T.

Casse et perte du matériel facturé en supplément à l'exclusion de l'argenterie que chaque maître d'hôtel prendra en charge.

Les parapluies Hôtel sont commandés et transiteront par LOMAREC.

OPTIONS : Jus de fruits frais : 11.50 Francs le litre.

Personnel en tenue régionale : 100 Francs H.T. par serveur.

JULIO SANZ OLLER

SUITE.....

Résumé : Julio Sanz Oller, jeune ouvrier de Barcelone, vient d'être arrêté par la «brigade Politico-sociale» (B.P.S.). Il se demande pourquoi il est en prison et cherche à comprendre ce qu'on attend de lui. Il explique le rôle-historique de la JOC et de la HOAC (organisations catholiques qui ont viré au «progressisme») dans le mouvement ouvrier et les causes de la renaissance de ce dernier dans les années soixante. Il explique comment surgirent les «comisiones obreras».

15 heures 2 minutes

Ils me demandent des choses qu'ils connaissent déjà. Ils vérifient si je cache quelque chose. Ils précisent les faits incomplets. Pourquoi m'ont-ils interrogé avant tant d'appréhensions au sujet de Seve (l'ancien aumônier JOC de Julio) ? Depuis le jour où il me présenta Pedro, je ne l'ai revu que deux ou trois fois. La dernière, il fréquentait l'école de sculpture et continuait de présenter du monde à Pedro, car il y a eu toute une vague d'étudiants dans le P.O.R. Ce dernier ne tendait pas de pièges aux catholiques, au contraire, il profitait de leur mysticisme, se contentant d'en changer la direction.

Mais je ne crois pas que la police soit au courant de mes relations avec la quatrième internationale, et encore moins en passant par le canal de Seve.

Pendant plusieurs semaines on rencontra le «contact» qu'ils nous désignèrent : un individu de Badajoz (ville située près du Portugal) qui venait à Barcelone pour la première fois, avec une gueule qui ressemblait plus à un fils de Cacique (notable local) de Medellin qu'à un dirigeant révolutionnaire ! Je préférerais ne pas intervenir car ce qu'il racontait n'avait ni queue ni tête. C'était du réchauffé de Posadas de troisième main. Si c'était difficile de comprendre Posadas dans le texte, le comprendre revu et corrigé par le «néné de Badajoz» nous rendait schizophrène. Conchi, par contre, acceptait tout. Elle savait que la sanction que l'organisation lui imposait répondait à une vengeance personnelle plus qu'à une décision collective et raisonnée, mais il fallait qu'elle fasse valoir ses mérites pour qu'on la réintègre au sein du P.O.R.

Un jour j'apportais au «néné» un écrit que nous avions fait à plusieurs dans ma section, dénonçant la convention qu'avaient signés les jurés du travail et qui demandait la démission de ceux-ci. Je lui demandais d'en faire mille cinq cent copies car Conchi avait rendu la roneo et nous n'avions aucun moyen de faire des tracts. Il l'emmena et me le rendit très solennellement : «Le parti-Ouvrier-Révolutionnaire-Espagnol-de-la-Quatrième-Internationale (ici il respira) ne fait pas de ce genre de tract car son contenu est réformiste; il ne parle en rien du programme de la Quatrième, et cela c'est occulter aux travailleurs l'existence d'une ligne programmatique révolutionnaire impulsé par le P.O.R. C'en était trop pour moi.

Lorsque je sortis de ma stupeur, je pris le papier, non sans expliquer auparavant ce que je pensais de Posadas et de ses mecs. Je regardais Conchi pour voir quelle attitude elle adopterait. Elle baissa la tête et resta. Je n'eus plus affaire à eux excepté pour mes relations avec Conchi, qui fut réadmise dans le P.O.R. comme prix de son héroïque persévérance. Chaque fois que je voulus aborder le problème elle s'enferma dans un mutisme hermétique, désolant.

Les informations sur le groupuscule restaient rares même dans le cercle des initiés et presque toujours ils parlaient de camarades tombés aux mains des flics avec une régularité alarmante. Conchi passait à travers, par miracle. Et toujours les policiers les prenaient à côté de du plicateurs, de propagande, d'adresses et papiers compromettants.

Ils décidèrent de ne pas participer aux Comisiones obreras «réformistes» pour placer leurs maigres effectifs dans les Commissions ouvrières de jeunes lancées par le P.C. mais qui, rapidement, étaient devenues un club pour les groupes gauchistes qui ne recueillaient pas d'audience dans les entreprises. Les assemblées des C.O.J. s'étaient transformées en arènes verbalistes. C'étaient à qui en dirait le plus. Chaque groupe arrivait avec ses étudiants, en les camouflant en ouvriers, pour dominer les votes. Il s'agissait de savoir laquelle des différentes propositions de programme serait adoptée. Là bas le plus important c'était le programme. Dans le programme, il y avait tout depuis ce que doit gagner un apprenti jusqu'à ce qu'il gagnerait lorsque le pouvoir serait pris. Que l'on approuve un programme ou un autre n'avait en soi aucune importance pratique, c'était le baromètre de la domination de tel ou tel groupe. Et c'est ça qui était intolérable. Finalement le programme adopté fut celui du F.O.C.

(front ouvrier de Catalunya). Les autres groupes n'admirèrent pas cette humiliation et se retirèrent des C.O.J. pour aller investir dans les C.O.B. (commissions ouvrières de quartier). Là chacun, enfin seul, pouvait dominer une petite parcelle de la géographie urbaine. Ainsi le Barrio de la Sagrada Familia était le fief de «Action Communiste» une scission du F.O.C. Ceux du P.O.R. campaient dans le quartier de Maragall. A Magoria et Hospitalet dominait le parti Communiste International ! Mais déjà, à cause des descentes policières, comme à Magoria ou Maragall, ou pour des dissensions internes comme à Sagrada Familia, ces tartuffes perdirent leur éphémère existence. Le P.O.R. ne se refit jamais après la chute de Maragall. Certains militants accusèrent d'autres d'avoir parlé devant la police et tous abandonnèrent le militantisme en sortant de prison. Le Parti-ouvrier-révolutionnaire-section-espagnole-de-la-quatrième-internationale-trotskyiste disparut pour un bon moment. Il paraît même que dernièrement quelques survivants ont été vus dans les commissions ouvrières et comble du ridicule dans la tendance dominée par le P.C. Mystère du Posadisme !

15 heures 10 minutes

Le plus probable c'est qu'il croit Seve en liaison avec le P.O.R. car il est certain que les militants du P.O.R., mal préparés, ont parlé lors des interrogatoires, ce qui expli-

que le grand nombre de chutes. Ils peuvent avoir retenu que Seve servait d'intermédiaire entre les membres, les sympathisants et Pedro, l'unique clandestin du groupe. Il est possible aussi que Seve soit mêlé à d'autres salades parmi les innombrables où il se fourre. Je me promets de l'avertir quand je sortirai. Seve était un type bizarre. Il avait été un pionnier dans presque tout, mais il disparaissait à l'heure de la distribution des prix. Il faisait les choses sans les faire et pas par une hypocrite humilité ou par vertu, mais parce qu'il était ainsi. Le seul endroit où je l'ai vu crier, provoquer, c'était dans les manifs. Il assistait à toutes celles qu'il pouvait. Il mettait une soutane neuve et un col blanc impeccable, comme ce militaire qui mettait toutes ses décorations pour aller au bordel. Il se promenait ostensiblement devant les policiers. Il était de ceux qui restaient fidèles à leur idée de «service», il fuyait horrifié tout ce qui sentait la magouille. Il était d'une naïveté sans limites qui le protégeait de tous les coups tordus. Il était conscient que beaucoup de gens l'utilisaient, en le dépréciant et en disant du mal de lui, parce qu'il était curé et qu'il se laissait utiliser. Une fois il hébergea chez lui pendant plusieurs semaines, en tenant table ouverte, trois étudiants poursuivis par la police. Lorsque ses hôtes partirent il nota la disparition de quelques livres et d'autres objets de bureau. Non seulement il ne dit rien, mais quelques mois plus tard, lorsqu'ils firent de nouveau appel à lui pour les mêmes raisons, il leur ouvrit tout grand sa porte. Cette fois, ils avaient amené en plus leurs compagnes, elles aussi universitaires et en fuite.

- A ce rythme là l'université va se vider, Seve ! -lui dis-je en plaisantant.

Ce jour là je le vis très préoccupé et j'attribuais sa préoccupation au fait qu'il avait accepté dans sa maison la sexualité de groupe. C'était mal le connaître.

- Ils m'ont dit qu'ils sont contre la propriété privée et par conséquent ils n'admettent pas que la femme soit LA PROPRIÉTÉ PRIVÉE D'UN SEUL HOMME.

Ce qui préoccupait le brave homme, c'était de ne pas voir clair dans les motivations théoriques du groupe. Seve, tu es le dernier ingénu du XXème siècle ! Tu ne peux pas changer. Ainsi tu admetts comme digne de réflexion un argument qui abaisse la femme au rang d'objet ayant plusieurs propriétaires. Je crois que dans certains coins du Danemark il se passe la même chose avec les bicyclettes. Quand quelqu'un en a besoin d'une, il prend celle qui lui convient. Quand il l'a utilisée, il la laisse dans la rue pour que celui qui en aura besoin s'en serve à son tour.

Je lui expliquais le peu que je savais sur la question :

- «Maintenant la sexualité de groupe est à la mode à l'université. Une fille m'a dit qu'elle avait assisté à une séance et elle m'a expliqué comment ça se passait quand c'était scientifiquement préparé. Celle à laquelle elle a assisté était organisée pas «bandera Roja» (organisation drapeau rouge) mais les techniques restaient d'importation, avec de légères variantes, la majorité des groupes adoptent le même système. Le nombre le plus approprié de couples semble être de cinq ou six et le lieu une maison de campagne. L'objectif est d'initier deux ou trois filles au maximum à ce qu'elles appellent la «liberté sexuelle»; les autres sont déjà au courant. La première nuit chacun couche en couple. Le jour suivant, tout le monde se réunit «à poil» (il faut bien supprimer les inhibitions !) et chacun fait publiquement une critique du comportement sexuel de la partenaire que le sort lui a attribuée. Le reproche le plus fréquent, de la part des hommes est la passivité des femmes, leur répugnance à faire tel ou tel acte. La nuit suivante changement de couple, et nouveau tour de discussion pour voir ce qui s'est amélioré par rapport à la première fois.

La fille qui me raconta tout cela n'avait pas supporté la première séance, elle en sortit tremblante et écueurée, et

frigide en plus. Mais on suppose que ce système a du succès surtout dans le milieu masculin.

- Et comment vois-tu les choses toi ?

- Eh bien, de deux choses l'une, ou elles terminent frigides ou elles finissent par prendre goût à la chose.

- Non ! je ne plaisante pas, je parle sérieusement.

- Eh bien, sérieusement, les choses sont compliquées. Que veux-tu que je te dise ? Je n'ai pas pu me défaire encore de toutes les complications que m'a provoqué ma formation chrétienne en matière sexuelle; et je comprends que toi aussi tu aies beaucoup de choses à reviser sur ce terrain. De toutes façons, je pense que ce type d'expérience de fin de semaine ne sert à rien et qu'elles ne libèrent pas sexuellement. C'est comme si nous prétendions nous libérer de l'exploitation capitaliste en créant des petites communes socialistes, les dimanches dans les maisons de campagne de papa!

-Mais il faut bien essayer, faire des expériences? me culpa-t'il.

-Oui, mais je crois qu'il faut le faire sérieusement en reliant la liberté sexuelle à la liberté sur les autres terrains, sans chercher de solution individuelle. De plus je continue de croire que l'union sexuelle doit être le résultat d'une relation dans laquelle intervient aussi des facteurs de type psychologique. Mais ne fais pas trop attention à ce que je dis peut être que ce sont des critères rétrogrades que je te donne. La vérité c'est que ce problème n'avait pas été approfondi ni même discuté, ni dans les commissions, ni au FOC ni dans n'importe quel endroit que je connaisse. Aucun de ceux ci ne servant à restructurer la mentalité et les habitudes bourgeoises prédominantes dans notre société et qui nous coûtent tant. Ceci nous semblait un luxe d'intellectuels. **NOUS LES MILITANTS OUVRIERS NOUS N'AVONS PAS LE TEMPS DE PENSER QUE CES PROBLEMES ETAIENT FONDAMENTAUX.** Les huit heures de boulot, les heures sup des foies en plus, sans compter les réunions de la commission ouvrière de la boîte, celle de la «coordination», les questions d'organisation, l'agitation de rue, les contacts avec tel ou tel compagnon de la section dans un bar ou chez lui, pour le convaincre de la nécessité de s'organiser, la réunion du parti pour les plus engagés, celle du «secteur ouvrier».....Si en plus on est marié, on a des obligations familiales, alors n'en parlons plus! S'il te reste quelque minutes tu essaieras de te mettre au courant de l'histoire du mouvement ouvrier, pour savoir au moins ce qui c'est passé dans ton pays. Découvrir la CNT, savoir pourquoi nous avons perdu la guerre, mendier un bulletin qu'un ami d'un ami eut une fois dans les mains; aller à Toulouse pendant les vacances pour chercher les biographies de S.Segui et de A.Pestana (militants anarcho-syndicalistes), «l'histoire de l'anarchisme» de Peirats. Essayer de se faire une idée objective sur l'UGT (syndicat socialiste) et le POUM (parti communiste anti-stalinien et néo-trotskyte). Connaître Lénine autrement que par «Que faire» et la «Revolution russe» publiée par l'Alliance Editoriale; connaître les quatre lieux communs du marxisme, l'indigeste «livre rouge» de Mao. Etre obligé d'improviser les analyses. Rayer de son vocabulaire par honnêteté le mot «dialectique» et ses dérivés, qui sonne si bien, mais dont on ne connaît pas exactement la signification. Apprendre l'existence de Rosa Luxembourg au bout de cinq ans de militantisme. Entendre parler, par hasard, des conseils ouvriers. Etre obligé de faire une bibliothèque doublement clandestine avec tous ces auteurs qu'on nous cache: Cardan, Andres Nin, V.Voline, Claudin, Rosa.....Etre obligé de découvrir par ses propres moyens les failles du léninisme. Ignorer complètement par ordre décroissant: Marcuse, Levi Strauss, Althusser....Quand aurions nous le temps de lire Wilhelm Reich? Quand pourrions nous penser à créer des «communes» préfigurant l'idée socialiste pour laquelle nous luttons?

Luxe des étudiants et des permanents bureaucrates!
 Je me rappelle une chanson italienne:
 «Fais l'amour et non la guerre!
 comme les hippies d'Angleterre
 gravée sur les murs, sur les vêtements
 c'est pour beaucoup la nouvelle mode
 avec compte chèque c'est facile d'aimer
 pour qui, contre le patron, n'a pas à lutter.»
 Et quand, ayant prés de trente ans, avec derrière toi cinq
 ans de militantisme n'importe quel rigolo d'étudiant, «se-
 xuellement libéré», t'accuse de trainer des séquelles d'édu-
 cation catholique, tu te demandes: «Pourquoi et pour qui
 luttons nous?» et si ces mêmes rigolos ont pris le pouvoir
 dans les centres de décision des partis «ouvriers» et «révo-

lutionnaires», parce qu'ils détiennent la science-selon Lénine- et ce qui le plus important, le temps et les moyens maté-
 riels, alors tu prends ta première et sérieuse crise de mili-
 tantisme. Ou tu les envoies se faire foutre ou tu t'en sors
 grâce au contact quotidien avec tes compagnons de travail
 qui, un jour, PARLERONT ET AGIRONS: balayant tout
 ce bluff, tout ce snobisme qui aujourd'hui font la loi dans
 le monde fermé, putride, perversi, asphyxiant, aliénant, de
 l'opposition clandestine officialisée.

(Pour ceux qui n'auraient pas lu les épisodes précédents
 nous avons encore des anciens numéros du journal à leur
 disposition. Ecrire à la boîte postale.)

SOMMAIRE

Espagne	p.	2
"Tous à la manif"	p.	3
Autres nouvelles internationales	p.	6
Au sujet d'un local	p.	7
Pourquoi se réclamer de l'Anarchisme	p.	8
A la Part-Dieu	p.	11
Moi mon colon, cell' que j' préfère	p.	12
Les idéologies et les peuples :		
à propos du Kurdistan	p.	13
Los Gitanos, ques eso ?	p.	16
Julio Sanz Oller (suite)	p.	18

PERMANENCE DU JOURNAL: Tous les mercredis de 18 heures
 à 20 heures 13 rue PIERRE-BLANC - LYON 1^{er} arrdt.

Abonnement 1 an: 20 francs
 de soutien à volonté

Ecrire : H.E. B.P. 543 Cedex LYON

DIRECTEUR DE PUBLICATION:

IMPRIMERIE I.P.N.

J.J. GAY 12 rue Philippe de Lassalle

° de commission paritaire : 55 271